

Revue de presse *A Bright Room Called Day*



Création

Du 7 au 18 janvier 2020 au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

Reprise

Du 23 novembre au 5 décembre 2021 au Théâtre du Rond-Point à Paris

Contact PRESSE

Francesca Magni 06 12 57 18 64 - francesca.magni@orange.fr

www.francescamagni.com

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

**Du 7 au 18 janvier 2020 au Théâtre national de Bordeaux en
Aquitaine**

Liste presse

Le 7 janvier

Jean-Pierre Thibaudat / Mediapart

Pierre Lesquelen / IO Gazette

Emmanuelle Bouchez / Télérama

Le 8 janvier

Stéphane Capron / France Inter et sceneweb

Le 9 janvier

Gilles Costaz / Webtheatre, Politis, Théâtral Magazine

David Rofé Sarfati / Toute la culture

Hervé Pons / Les Théâtres

Le 11 janvier

Ange-Lise Lapied / Theatrorama.com

Olivier Frégaville / Transfuge, L'œil d'Olivier, Le Parisien Week-end

Le 14 janvier

Véronique Hotte / Hotello Blog

Le 15 janvier

Fabienne Arvers / Les Inrocks

Marc Weitzmann / France culture

Interviews :

France inter et Sceneweb : Interview de Catherine Marnas et Sophie Richelieu par Stéphane Capron. Diffusion le 13 janvier à 7h40.

La Croix : Interview téléphonique de Catherine par Guillemette de Préval.

LA CROIX

« Le monde actuel rend nécessaire un théâtre de la colère »

Entretien Catherine Marnas dirige le théâtre national de Bordeaux depuis 2014. Elle adapte *A bright room called day*, écrite en 1985 et revisitée en 2020 par Tony Kushner. Ce dramaturge américain, très engagé politiquement, est connu pour *Angels in America*, qu'Arnaud Desplechin met en scène, en janvier, à la Comédie-Française.

La Croix : La version de 1985 de *A bright room called day* n'a été adaptée qu'une seule fois en France, en 2010. Pouvez-vous résumer l'intrigue, peu connue du public ?

Catherine Marnas : La pièce se passe à Berlin. Nous suivons un groupe de cinq amis, tous issus du milieu artistique. Quand la pièce s'ouvre, ils sont réunis pour le jour de l'an de 1932. On les suit pendant deux ans, jusqu'à l'élection populaire d'Hitler, en 1933. Les événements politiques vont, peu à peu, séparer cette bande d'amis. La pièce mêle deux temporalités. À travers les années 1930, l'auteur évoque en les années 1980 et l'Amérique du président Reagan. À sa sortie, en 1985, la pièce a essuyé de violentes critiques, à la fois du monde culturel et de la société civile. Ronald Reagan venait de débiter son deuxième mandat. Or, dans la pièce, l'un des comédiens associe Reagan à Hitler... Tony Kushner me racontait que les critiques avaient été d'une telle violence, qu'il avait failli mettre l'écriture de côté.

Comment avez-vous découvert cette pièce ?

C. M. : Je cherchais un texte qui parle d'une société qui « glisse » vers un régime politique d'extrême droite. En cherchant sur Internet, je suis tombée sur *A bright room called day*. Le texte montrait exactement cette notion de « glissement ». Coïncidence incroyable, je découvre simultanément, dans un article de presse, que Tony Kushner a le désir de réécrire cette pièce, en ajoutant des éléments de contexte de l'Amérique de Donald Trump. Nous avons donc échangé et je suis allée le voir à New York, pour voir le « monstre » : dans notre jargon, c'est le premier filage entier du texte. Les ajouts de 2020 me semblaient trop importants. Tony Kushner a donc fini par me donner carte blanche pour adapter sa pièce.

Quels sont les principaux ajouts de 2020 ?

C.M. : Je pensais qu'il allait simplement actualiser les propos d'un des personnages. À ma grande surprise – car je l'ai appris tard – il a créé un personnage supplémentaire, qui représente l'auteur. Cela introduit un statut différent dans l'intrigue car l'auteur interpelle souvent le public. Il fait une sorte d'introspection pour réfléchir aux années qui ont passé depuis la pièce de 1985. D'une certaine façon, c'est un moyen de montrer que, ce qu'il avait vu naître sous Reagan, a fini par advenir. Pour la mise en scène, la principale difficulté a donc été de trouver la manière d'harmoniser les trois temporalités différentes : les années 1930, 1980 et 2020.

Tony Kushner est surtout connu pour sa pièce *Angels in America*. Arnaud Desplechin l'adapte justement à la Comédie-Française, en janvier. Comment expliquer l'engouement autour de ce dramaturge ?

C. M. : Tout d'abord, je précise que je n'étais pas au courant qu'Arnaud Desplechin allait monter à la Comédie-Française. C'est un drôle de concours de circonstances ! Mais c'est révélateur. Je m'étonnais plutôt que Tony Kushner ne soit pas davantage connu, autrement que par sa pièce phare *Angels in America*, qui évoque les années sida sous Reagan. Elle a tout de suite rencontré un immense succès (*il reçoit le prix Pulitzer en 1993 NDLR*) et a été traduite dans le monde entier. Elle a aussi été adaptée en une mini-série. En France, il y a longtemps eu une réticence envers la dramaturgie américaine. On reste encore dans une programmation très européenne. Selon moi, si cela évolue, c'est du fait de la situation actuelle du monde. Trump aux États-Unis, Orban en Hongrie, Bolsonaro au Brésil... La conjoncture rend nécessaire un théâtre plus politique, un théâtre de la colère, comme l'est celui de Kushner. C'est un artiste d'origine juive, homosexuel, très engagé à gauche et qui use de son art pour exprimer le cauchemar de l'Amérique actuelle. Je pense aussi que Bertold Brecht devrait retrouver une certaine contemporanéité.

Guillemette de Préval

Le Monde

Samedi 18 janvier – N°23335

Interview de Tony Kushner par Brigitte Salino à Londres

« ...A Bordeaux, Catherine Marnas vient de créer une nouvelle version de A bright room called day... (« Une chambre nommée jour »), du dramaturge et scénariste new-yorkais... »

Vous avez réécrit en partie « A Bright Room Called Day », que Catherine Marnas vient de mettre en scène, à Bordeaux. Vous intégrez Donald Trump, dont vous dites qu'« il a la tête comme le cul d'un orang-outan »...
Oui. Il est monstrueux.

Libération

Samedi 18 et dimanche 19 janvier 2020 – N° 12011

TONY KUSHNER À L'HONNEUR

Lauréate du Pulitzer en 1993, popularisée par la série télé avec Meryl Streep, Emma Thompson et Al Pacino, *Angels in America* de Tony Kushner est une épopée aux accents fantastiques qui relate l'impact du sida dans le New York des années Reagan. Tandis que la pièce fait son entrée à la Comédie-Française, le chorégraphe Philippe Saire en propose une version à voir en Suisse et en Belgique. De son côté, la metteuse en scène Catherine Marnas exhume à Bordeaux une des premières pièces de l'Américain, *A Bright Room Called Day* (1985), qui confronte un groupe d'artiste berlinois des années 30 et la colère d'une jeune New-Yorkaise lors de la réélection de Reagan. Un projet pour lequel Kushner a souhaité se plonger dans la réécriture, pour rajouter un troisième plan en introduisant le mandat de Trump. **É.B.**

Télérama + Sortir

N° 3653
DU 18 AU 24 JANVIER 2020



SCÈNES

A BRIGHT ROOM CALLED DAY

PIÈCE FLEUVE
TONY KUSHNER

Catherine Marnas donne une dimension charnelle à cette pièce ambitieuse, éminemment politique, qui confronte le Berlin de 1932 et le New York de 1980.

Les dramaturges américains tentent de régler son compte à l'ère Trump. Ainsi Tony Kushner vient-il d'exhumer une pièce de 1985 (l'une de ses premières, sept ans avant *Angels in America*, adaptée en série par Mike Nichols), écrite quand Reagan, réélu, sabrait les programmes sociaux et culturels. Il y mettait en miroir deux époques : la sienne, incarnée par une New-Yorkaise révoltée assimilant Reagan à Hitler ; et l'année charnière 1932-33, où des artistes assistent, impuissants, à l'agonie de la république de Weimar sous le raz de marée nazi. À l'époque, cette comparaison avait fait polémique. Quand, l'hiver dernier, la metteuse en scène Catherine Marnas, directrice du Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, lui en demande les droits, Tony Kushner est en pleine réécriture pour le Public Theater de New York. Et c'est cette adaptation que lui offre l'auteur, qui ne peut remonter son œuvre sans faire allusion à l'actuel président des États-Unis. Il y ajoute même son double qui annonce l'élection de Trump à la militante des années 1980. Celle-ci s'esclaffe : « *Ce clown du Queen's avec des hôtels en faillite à la tête du pays ? No way!* »

Catherine Marnas a coupé l'espace en deux, faisant exister New York d'un côté et Berlin de l'autre, tout en scan-

dant l'ascension de Hitler à coups d'immenses photos d'archives. Elle sait rendre toute la dimension charnelle et émotionnelle de cette pièce ambitieuse aux époques enchâssées, toujours tissée de débats politiques. La jeune Américaine regarde ainsi, tel un chœur antique, les Berlinois patauger dans le désespoir. Tous de beaux personnages, complexes mais désarmés, réunis autour d'Agnès, comédienne qui décide de rester à Berlin. L'anarchiste homosexuel est le premier à avoir une juste intuition du mal qui vient. Quand la starlette opiomane et psychanalysée, pourtant prête à travailler pour le ciné-

ma nazi, sera la seule à oser un geste de résistance... Kushner, en réaffirmant, sans donner de leçon, son parallèle entre aujourd'hui, le passé récent de son pays et les années 1930 dans une Europe que sa famille a été contrainte de fuir, ouvre la question comme une plaie béante. Pourquoi un peuple entier a-t-il donné le pouvoir à Hitler ? À Bordeaux, le soir de la première, ce spectacle aux temporalités multiples cherchait son rythme. Mais avec une troupe engagée dans un jeu aux envolées parfois très cabaret, il a tout pour être rapidement très réussi. Et nous troubler en profondeur quand menace le populisme. — **Emmanuelle Bouchez**
| 3h avec entracte | Jusqu'au 18 janvier, TNBA, Bordeaux (33). Tél. : 05 56 33 36 80.



Dans une soirée berlinoise, des jeunes gens éclairés s'inquiètent, ou se moquent, de Hitler.

les Inrockuptibles

SCÈNES

A Bordeaux, Catherine Marnas s'empare avec brio de la pièce de Tony Kushner

17/01/20 12h29



PAR
Fabienne Arvers
- 17/01/20 12h29

Créée par Catherine Marnas au Théâtre national de Bordeaux avec les élèves de l'école qu'elle dirige, *A Bright Room Called Day* de Tony Kushner se révèle, plus de trente ans après sa création, plus actuelle que jamais. En s'emparant de cette pièce, la metteuse en scène pointe du doigt les glissements progressifs vers le fascisme, qui opèrent encore et toujours.

La vertigineuse perspective dessinée par le scénographe Carlos Calvo pour cadrer la chambre claire où vit Agnès, actrice berlinoise recevant ses amis pour le réveillon de l'année 1932, accentue l'image de la chute où les personnages sont entraînés inexorablement par l'Histoire. A jardin, un haut panneau aux allures de catafalque sert d'écran à des photos d'archives de l'époque nazie et aux didascalies indiquant, date après date, l'échec de la République de Weimar et l'ascension au pouvoir de Hitler en 1933. Il surmonte un espace dédié à la musique où officie un personnage haut en couleur, "le contrepoint interruptif à l'action en cours", une femme des années 1980, qui fustige Reagan en lui envoyant chaque jour des lettres dans l'espoir que "ces brins de haine le détruiront". Toute de cuir vêtue, la comédienne Sophie Richelieu commente l'action et discute avec l'auteur présent sur scène, apportant, 35 ans après la création de sa pièce, quelques retouches pour pointer du doigt la politique de Donald Trump.

Tout est fiction, sauf les faits historiques qui jalonnent la dramaturgie de la pièce *A Bright Room Called Day*, créée en 1985 par Tony Kushner et aujourd'hui mise en scène par la directrice du Théâtre national de Bordeaux, Catherine Marnas. Celle-ci confronte, en miroir, les années 1930 et les années 1980, l'Europe et l'Amérique. Gurshad Shaheman, délectable dans le rôle de Xillah, campe un alter ego fictif de Tony Kushner, qui est à la fois l'observateur, le commentateur et le créateur de ce qui se déroule sous nos yeux. Kushner a d'ailleurs réactualisé sa pièce pour la mise en scène de Catherine Marnas. Ce qui nous vaut un portrait caricatural de Trump inoubliable. Morceaux choisis : "Le clown du Queens ? (...) les cheveux et la gueule comme le cul d'un orang-outan, avec le sphincter anal de l'orang-outan qui lui sert de bouche, et avec les petits yeux porcins et bouffis d'un cadavre (...) CE MEC EST PRESIDENT ? NO WAY !"

Tous aveugles à la montée des périls

A cour, la bande d'amis fait donc la fête et l'ingénue Agnès, à qui Julie Papin prête sa candeur, démarre l'année en annonçant : *"Je me sens relativement en sécurité."* C'est dire l'inconscience qui règne au sein du groupe... Dans *A Bright Room Called Day*, Tony Kushner réunit des personnages qui évoluent dans le monde de l'art – actrices, cameraman, peintre – et côtoient un anarchiste homosexuel travaillant pour l'Institut d'Etude de la Sexualité Humaine, merveilleusement interprété par Yacine Sif El Islam, ainsi que des militants du KPD (parti communiste allemand) joués avec la rigueur qui s'impose par Tonin Palazzotto, Agnès Pontier et Bénédicte Simon. Tous aveugles à la montée des périls qui s'apprête à déferler sur eux. Tous incapables de sentir le danger que représente Hitler et convaincus que la révolution va s'étendre jusqu'en Allemagne.

S'étalant sur près de deux ans, *A Bright Room Called Day* verra le groupe implorer, les rêves révolutionnaires exploser. Tout se fera par petites touches, par glissements progressifs, d'apparence anodins, qui finiront pourtant par un raz-de-marée de haine et de violence. Une photo, impressionnante, en montre le visage effrayant. Une foule réunie lors d'un rassemblement, des milliers de bras levés faisant le salut nazi. A l'exception d'une femme, les bras agrippant son sac, goutte de résistance dans un océan de fanatisme servile. Symboliquement fort. Concrètement inutile.

Sans un seul temps mort, Catherine Marnas met en scène avec brio et un formidable appétit de vivre cette pépite de dynamite écrite et corrigée par Tony Kushner, comme un ultime avertissement en temps de crise.

Fabienne Arvers

les Inrockuptibles

SCÈNES

Réservez : les spectacles à ne pas manquer cette semaine !

08/01/20 16h45

***A Bright Room Called Day*, de Tony Kushner, mise en scène Catherine Marnas**

Décidément, cette rentrée théâtrale 2020 se fait sous l'égide de l'auteur américain Tony Kushner. Avant la création attendue d'*Angels in America* mis en scène par Arnaud Desplechin à la Comédie-Française du 18 janvier au 22 mars, c'est au TNBA de Bordeaux que Catherine Marnas met en scène *A Bright Room Called Day* (Une chambre claire nommée jour) du 7 au 18 janvier.

Cette pièce écrite par Tony Kushner en 1985 réunit une bande d'amis un soir de nouvel an. Des jeunes éclairés, artistes, qui se moquent de l'ascension fulgurante d'Hitler au pouvoir... Son élection fera exploser le groupe. Mais Tony Kushner s'amuse aussi à superposer les époques, et dans la version retravaillée mise en scène aujourd'hui, le nom de l'ancien acteur président (Reagan) est remplacé par celui de l'actuel, Donald Trump. Pour Catherine Marnas, la pièce lui permet d'éclairer son "obsession pour le glissement" : "Nous considérons souvent le fascisme comme un épouvantail, un événement apocalyptique qui risque de nous tomber dessus comme un météore, comme un phénomène tout à fait extérieur à nous. Or, certaines valeurs d'extrême droite, épaulées par un ultra-libéralisme, nous ont déjà grignotés en glissements progressifs."

Fabienne Arvers



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

janvier - février 2020

A partir du
7
Janvier

A BRIGHT ROOM CALLED DAY
TNBA - Bordeaux



Catherine Marnas dialogue avec Kushner à New-York

Tandis que la Comédie-Française met à son répertoire la grande fresque sur le sida, *Angels in America*, le TNBA, à Bordeaux, crée en France, et avant tous les autres pays hors États-Unis, une autre pièce de Tony Kushner, *A Bright Room Called Day* (*Une chambre claire nommée Jour*). Après de longs moments de discussion passés avec l'auteur et son équipe à New-York.

"Je cherchais une pièce qui parle de ce que nous vivons en ce moment : ce glissement vers les valeurs de l'extrême droite", dit Catherine Marnas. Elle avait pensé à *L'irrésistible Ascension d'Arturo Ui* de Brecht. Mais elle ne se voyait pas monter ce texte après l'historique mise en scène d'Heiner Müller. Elle pensa soudain à Kushner. Cet Américain n'avait sans doute pas écrit qu'une seule pièce, *Angels in America*. Elle alla voir sur internet. La première création de Kushner en 1995, *A Bright Room Called Day*, correspondait exactement à ce qu'elle souhaitait : **Cela se passe dans un appartement à Berlin en 1932-1933. Deux actrices, un chef-op, une femme peintre et graphiste et un travail-**

leur vivent les événements qui vont mener jusqu'à l'incendie du Reichstag. En parallèle, des gens dans la seconde moitié du XXe siècle subissent ce qui se passe dans l'Amérique de Reagan : la liquidation des droits sociaux, le refus de crédits pour le traitement du sida...

Catherine Marnas n'avait plus qu'à demander les droits de monter la pièce. L'agent de Paris et l'agent de New-York lui répondirent que Kushner était en train de la réécrire et que le texte ne serait pas prêt avant novembre. D'ailleurs, l'auteur était en train d'ajouter un nouveau personnage, son double, un écrivain qui commente les événements. Catherine Marnas reçut alors le texte morceau par morceau, et tout devenait difficile : Daniel

Loayza traduisait sans avoir la continuité, les dialogues étaient proliférants. Pour Catherine Marnas, il n'y avait qu'une solution : prendre l'avion pour Broadway et débarquer au Public Theatre où se répétait cette nouvelle version !

Kushner et elle purent se parler pendant deux heures dans le restaurant voisin. *"Je l'ai fait rire, raconte Catherine Marnas. Il a accepté des coupes. Mais c'est vrai que ses pièces reposent beaucoup sur la durée. Ce texte, c'est un peu du Brecht révu par Tennessee Williams, mais avec aussi des passes à travers les murs et le diable lui-même"*.

La scénographie de Carlos Calvo place au premier plan les personnages des années 30 et au deuxième ceux du XXe siècle, mais l'espace et la sonorisation permettent que personne ne soit dans un vrai second plan. Le spectacle sera très musical, avec les compositions de Boris Lajter Kohlmayer. La distribution est très jeune : Simon Delgrange, Julie Papin, Yacine, Sif El Islam. *"Le jeu passe par beaucoup d'émotion et d'empathie, par la violence, dans une certaine parenté avec le cinéma"*, dit aussi Catherine Marnas.

Gilles Costaz

■ *A Bright Room Called Day* de Tony Kushner, mise en scène Catherine Marnas TNBA, Place René-tudiel 33000 Bordeaux, 05 56 33 36 80, du 7 au 18/01

Catherine Marnas: "Comment j'ai travaillé avec Tony Kushner"

11 janvier 2020 / dans Actu, Bordeaux, Théâtre / par Stéphane Capron

L'auteur anglais Tony Kushner fait son entrée en ce début d'année au répertoire de la Comédie-Française avec la mise en scène d'Angels in America dans la mise en scène d'Arnaud Desplechin. Mais le véritable événement se déroule à Bordeaux, au TnBA. Sa directrice, la metteuse en scène Catherine Marnas met en scène met en scène A Bright Room Called Day... première pièce de Tony Kushner écrite en 1985. Un texte sur un groupe d'artistes berlinois entre 1932 et 1933 confronté à la montée du nazisme, et qui est observé en 1985 par une jeune anarcho-punkette furieuse de la réélection de Reagan. Tony Kushner vient de réécrire en y introduisant le mandat de Trump. Une écriture à New-York qui s'est faite parallèlement au travail sur le plateau à Bordeaux.

Comment avez-vous fait connaissance avec la pièce ?

Je me disais bien que quelqu'un qui a écrit une pièce tellement incroyablement bien construite comme *Angels in America* qui est un chef d'oeuvre avec un sens de la métaphore et une orientation politique très claire avait du écrire d'autres pièces. J'ai cherché et j'en ai trouvé deux autres traduites en français et je n'ai pas été forcément convaincue. Et puis j'ai trouvé sur un site américain le résumé de *A Bright Room Called Day...*, sa toute première pièce écrite en 85 suite à sa colère par rapport au deuxième mandat de Ronald Reagan. J'ai lu le résumé et c'est exactement ce dont j'avais envie. Je demande les droits et alors que nous étions en tractation, il décide de réécrire la pièce dans laquelle il y avait deux temporalités, celle de Berlin juste avant l'élection de Hitler et celle d'une jeune punk new-yorkaise très en colère contre la deuxième réélection de Reagan. Il me dit qu'il souhaite rajouter un troisième plan pour parler de Trump. Car il estime que le deuxième mandat de Reagan a zappé les bases de la démocratie et a propulsé Trump au pouvoir.

Comment a-t-il fait, est-ce qu'il a tout réécrit ?

C'est vraiment très différent de la première version, dans la mesure où dans son feuilletage il rajoute un personnage : lui-même. Il arrive dans la pièce et fait une sorte explication de ce qu'il a écrit en 85 et de ce qui se passe aujourd'hui. Et cela transforme beaucoup le personnage de la jeune punk new-yorkaise car elle est en interaction avec lui. Par contre, cela ne touche pas aux scènes en Allemagne à Berlin en 1932 et 1933.

La pièce a-t-elle déjà été jouée dans cette nouvelle version ?

Oui à New York, il y a peu de temps, au Public Theater dans une mise en scène de son directeur Oskar Eustis. Tony Kushner a été très présent pendant toutes les répétitions. J'étais en relation avec lui au fur à mesure qu'il écrivait, il m'envoyait des petits bouts que l'on traduisait à chaud au plateau. Je lui écrivais en lui disant : "faites attention, vous êtes en

train d'étouffer la pièce, il ne faut pas qu'il ait trop de commentaires". Je suis allée à New York. J'ai vu le premier filage et j'ai trouvé que la présence de l'auteur était beaucoup trop importante et j'ai réussi à lui expliquer que la situation américaine n'était pas la même que la nôtre et il a accepté que je coupe certains passages. C'est plus court et c'est une première hors de New-York et cela donne un spectacle totalement inédit.

Il se trouve qu'en ce d'année Trump fait la une de l'actualité avec son envie d'en découdre avec l'Iran.

De toute façon avec lui on va de mal en pis. On ne sait plus qu'elle sera la prochaine catastrophe mais on est dans une actualité horrible en plus avec cette idée d'une guerre sourde qui est celle du spectacle, celle du clan de ces jeunes à Berlin qui essayent de vivre légèrement avec ce nuage noir au-dessus de leurs têtes.

Propos recueillis par Stéphane Capron

Le millefeuille historique de Tony Kushner

10 janvier 2020 / dans À la une, A voir, Bordeaux, [Les critiques](#), Théâtre / par Stéphane Capron

Pour sa nouvelle création au TnBA, Catherine Marnas frappe un grand coup en présentant *A bright room called day...Une chambre claire nommée jour*, la première pièce de l'américain Tony Kushner. L'auteur vient de la remanier en y introduisant des éléments d'actualité sur l'Amérique de Donald Trump pour en faire une saga historique glaçante sur la montée des nationalismes.

Un groupe d'intellectuels communistes fête le Nouvel An dans un appartement bourgeois de Berlin, la nuit du 31 janvier 1931. L'insouciance règne, mais déjà dehors la bête gronde. En quelques mois l'Allemagne va basculer de la République de Weimar au nazisme, sous les yeux effarés, impuissants, de cette jeunesse berlinoise désemparée. A l'extérieur de cet appartement dans les années 80, une jeune new-yorkaise Zillah interprétée par Sophie Richelieu observe l'Histoire, et égrène les événements qui s'affichent, photos d'époque à l'appui, sur un écran géant côté jardin. L'incendie du Reichstag, l'ouverture du camp de Dachau (le 22 mars 1933), l'autodafé du 10 mai devant l'opéra. Zillah, punkette anarchiste, point levé, se rebelle de son côté contre la réélection de Reagan aux Etats-Unis, et tague un peu partout dans la ville : Reagan=Hitler.

A bright room called day... est l'une des premières pièces de Tony Kushner écrite bien avant *Angels in America*. Cette première version n'a pas été un succès. C'est Kushner lui-même qui le fait dire sur scène par son double, Xillah, interprété par Gurshad Shaheman. Alors il y a quelques mois, il s'est lancé dans la réécriture du texte, en y introduisant une troisième couche historique, celle de l'Amérique dirigée par Trump. Catherine Marnas en a eu connaissance, et lui demandé les droits pour la monter à Bordeaux. Daniel Loza se chargeant de traduire au fur et à mesure les fragments qui arrivaient de New-York pendant les répétitions au plateau.

Quand Xillah arrive sur scène et explique à Zillah (magnifique et tonique Sophie Richelieu) que Trump s'est fait élire, elle n'en croit pas ses yeux. Elle qui le voyait dans les années 80 comme un milliardaire parvenu à la dérive (les finances de ses affaires étaient nettement dans le rouge jusqu'au début des années 90). Dans cette nouvelle version de la pièce, Tony Kushner interroge le passé pour mieux construire l'avenir. Parfois la multiplicité des écritures, entre réalisme et onirisme, édulcore le sens profond de la pièce. Tony Kushner introduit une femme fantôme, un diable ; il se réclame de Goethe et de Brecht, sans les égaler. Heureusement, ces petites scories sont effacées par l'engagement de la troupe dirigée par Catherine Marnas.

Ils sont à la fois acteurs, chanteurs et musiciens. Tous épatants. Ils forment une troupe chorale poignante, en défendant tour à tour des personnages en résistance, dont les réactions face à la barbarie sont multiples. Yacine Sif El Islam est déchirant dans celui de Baz, le gay anarchiste ; Annabelle Garcia impressionne dans celui de Paulinka, la starlette en

quête de reconnaissance ; Julie Papin arrache les dernières larmes du spectacle dans celui d'Agnès, totalement à la dérive face à l'horreur. Tony Kushner met le public face à la réalité de l'histoire, mais aussi de notre actualité. Et nous, comment agissons-nous ? "Nous sommes en danger" scande la troupe dans une dernière chanson glaçante d'un spectacle qui fait réfléchir sur la façon dont se construisent à une vitesse incroyable les régimes dictatoriaux et nationalistes.

Stéphane CAPRON



MEDIAPART

SAM. 11 JANV. 2020 - DERNIÈRE ÉDITION

BLOG SUIVI PAR 466 ABONNÉS



Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat 🌱

Tony Kushner rebat formidablement le jeu d'une ancienne pièce

10 JANV. 2020 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Tony Kushner a écrit « A bright room called day » en 1985, sous Reagan. Il la modifie et s'apprête à la mettre en scène sous Trump. Catherine Marnas crée la première mondiale de cette nouvelle version à Bordeaux. Passionnant.

Cette photo, il me semble l'avoir déjà vue. Dans quel livre ? Quelle exposition ? Quel film documentaire ? On y voit une foule compacte : des milliers de bras droits tendus, unis dans le salut nazi. La photo apparaît au début du spectacle *A bright room called day* (une chambre claire nommée jour), une pièce de Tony Kushner mise en scène par Catherine Marnas, directrice du CDN de Bordeaux et de l'école qui lui est attachée, l'ESTBA (l'École supérieure de théâtre de Bordeaux-Aquitaine). Attentive aux écritures d'aujourd'hui (ce qui devrait aller de soi chez tous les directrices et directeurs de CDN), de Valletti à Pasolini, elle a jeté son dévolu sur une des premières pièces de Tony Kushner que l'on connaît surtout en France pour son œuvre au long cours *Angels in America* (Arnaud Desplechin la met en scène ces jours-ci à la Comédie Française) et comme scénariste.

A New York, Tony Kushner s'apprête, lui aussi, à mettre en scène *A bright room called day*, dans une version nouvelle où il introduit, entre autres choses, deux personnages : Zillah, « la trentaine, bohème chic/ East village/ New wave à tendances anarco-punk », rôle fort bien interprété par Sophie Richelieu (sortie de l'ESTBA), et Xillah, un homme qui n'est autre que le double de l'auteur Tony Kushner, rôle merveilleusement tenu par Gurshad Shahedam, lui-même excellent auteur

1932, 1985, 2020

Une lettre sépare les noms de Xillah et Zillah, presque rien, une façon de plus pour l'auteur de dialoguer avec lui-même et ses personnages, et de faire ce qu'il ne sait pas bien faire : chanter. C'est un état de cette nouvelle version (que Kushner ne cesse de modifier avant sa première) que met en scène Catherine Marnas (avec l'accord de l'auteur rencontré à New York). On assiste à cet exercice fascinant d'un auteur qui retrouve une vieille pièce qui pète encore le feu et la met en vrilte dans une triple temporalité : celle que vivent les personnages de la pièce initiale (l'arrivée au pouvoir d'Hitler à Berlin), celle des années Reagan où la pièce a été écrite et celle d'aujourd'hui où Kushner réinvestit sa copie sous Trump dont la folie politique engendre une peur qui n'est pas sans rappeler celle des personnages de la pièce – tous issus de la gauche intellectuelle et artiste berlinoise. On

comprend pourquoi Kushner a eu envie de retrouver cette pièce ancienne qui résonne incroyablement aujourd'hui et d'y ajouter son grain de sel, non sans malice.

On retrouve la photo de la foule faisant le salut nazi dans la seconde partie de la pièce, après l'entracte. Cette fois, un zoom permet d'isoler une femme au centre de la photo : une femme entre deux âges, qui ne fait pas le salut nazi mais serre son sac à main. « Je me suis senti tellement mal pour elle. Elle, si seule. Et elle a commencé à me rendre visite. Dans les rêves. Et c'est avec ces rêves que j'ai créé les tiens », dit Xillah à Zillah. Premier glissement. Zillah enchaîne : « Alors depuis 34 ans je l'appelle, par-delà un long temps mort, pour toucher un point sombre, pour me faire un peu peur, pour entrer en contact avec ce qui remue dans nuit, cinquante ans après, avec ce qui est animé chaque nuit, par la terreur et la douleur. » Nouveaux glissements : 34 ans avant, c'est-à-dire en 1985, année où Kushner écrit et publie *A Bright room called day* évoquant une époque qui remonte, elle, à cinquante ans en arrière, les années 30 à Berlin.

Alors, nouveau glissement : Zillah se tourne vers Agnès, actrice de seconds rôles et sympathisante communiste mais non militante, celle qui est le pivot de la pièce et autour de laquelle tournent les autres personnages : « Je te demande comment tu es morte. » Comme Agnès ne répond pas, Zillah poursuit : « alors pendant des années, j'ai répondu pour toi : "pas dans les camps et pas pendant la guerre, mais chez moi, devant un bon feu, je suis morte d'un cœur brisé". »

Personnage omniprésent, Agnès est une anti-héroïne, beau paradoxe, d'autant que sa peur, ses incertitudes paralysent ou font avorter ses velléités d'engagement amoureux, artistique et politique. Elle se réfugiera dans la solitude. Rôle difficile, car tout en faux rythme, en mouvements retenus. S'y révèle avec force et subtilité l'actrice Julie Papin, sortie elle aussi de l'ESTBA.

Un appartement berlinois

La pièce commence (se déroule le plus souvent et s'achève) dans l'appartement berlinois d'Agnès où ses amis et elle fêtent le réveillon dans la nuit du 1^{er} janvier 1932. La soirée est avancée, on n'a pas mal picolé. On parle de tout, capitalisme, opium, il est minuit, « bonne année ». Bonne ? Il y a là Annabella, une graphiste résolument communiste (Agnès Pontier, ancienne élève du Conservatoire national) ; Paulinka, une jeune actrice (Annabelle Garcia, ancienne de l'ESTBA) ; Husz, un cinéaste hongrois exilé et borgne (Simon Delgrange, ancien de l'ESTBA) ; Baz, un homo travaillant pour un institut de la sexualité (Yacine Sif El Islam, ancien de l'ESTBA). Tous ont entre trente et quarante-cinq ans : une génération (et une distribution cohérente). Les plus jeunes personnages ne font pas partie de la bande, deux jeunes militants du parti communiste allemand (bientôt condamné à la clandestinité ou à l'exil), seuls personnages de la pièce un peu caricaturaux et donc un peu faibles.

« On vit à Berlin. On est en 1932. Je me sens relativement en sécurité », dit Agnès à ses amis (et aux spectateurs) en cette soirée de réveillon. Six mois plus tard, à la fin de la pièce, à l'heure des premiers autodafés de livres à Berlin, ses amis partis ou en partance (en Suisse, à Moscou, aux Etats-Unis), seule dans son appartement berlinois, elle sera habitée par la peur, incapable d'agir. Dernier glissement. Agnès s'adresse à Due Alte (la vieille, celle de la photo, peut-on penser, interprétée par Bénédicte Simon, complice de longue date des spectacles de Marnas) qui est un peu à Agnès ce que Zillah est à Xillah – un fantôme renversé. Elle lui adresse ces derniers mots qui clôturent la pièce : « Quitte cette pièce. Agis. » Avec, en français, le double sens qu'induit diaboliquement le mot *pièce*. Catherine Marnas, prenant du champ et globalisant ces glissements dramaturgiques et métaphoriques, parle des

« glissements progressifs » qui ont, peu à peu, en France et ailleurs, fait le lit des « valeurs d'extrême droite, épaulées par l'ultra-libéralisme ».

La pièce (traduite par Daniel Loayza qui signe également la dramaturgie) raconte ces six mois où se déploient les glissements progressifs de l'histoire et de la narration. La nouvelle version y ajoute les glissements entre les trois époques (Hitler, Reagan, Trump) où Berlin apparaît aussi comme un miroir de New York. C'est souvent vertigineux. Tony Kushner, qui aime toucher à tout, s'aventure aussi dans le fantastique en convoquant le Diable en personne (Tonin Palazzotto) via une séquence cinéma ; c'est beaucoup moins convaincant. Le spectacle gagnerait à écourter cette longue séquence ou à rendre plus explicite la veine comique et parodique qu'elle recèle. Au soir de la première à Bordeaux, le spectacle avait encore besoin de quelques ajustements mais tout cela devrait vite être balayé. Il faut remercier Catherine Marnas et ses acteurs, de nous faire découvrir en première mondiale *A bright room called day* de Tony Kushner, pièce revisitée par son auteur, d'une belle complexité.

Jean-Pierre Thibaudat

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Tony Kushner, lanceur d'alerte de la montée insidieuse des populismes

Publié le 12 janvier 2020

Au TnBA, Catherine Marnas plonge avec subtilité burlesque dans l'aube brune, en montant la toute première pièce de Tony Kushner, connu pour son célèbre diptyque théâtral sur le sida, *Angels in America*. Réécrite pour coller à l'actualité par l'auteur lui-même, *A Bright Room Called Day* montre l'incapacité de l'homme à sauver la démocratie du fascisme. Sidérant de lucidité !

A Berlin, le soir du réveillon annonçant l'arrivée de l'année 1932, règne une douce insouciance. Dans l'appartement bourgeois de la blonde Agnès (intense **Julie Papin**), une comédienne de seconde zone, la fête bat son plein. Paulinka, une jeune actrice (éthérée **Annabelle Garcia**), qui n'a pas froid aux yeux, Annabella (étonnante **Agnès Pontier**), une portraitiste qui met son talent au service de la cause communiste, Husz (ténébreux **Simon Delgrange**), un cinéaste hongrois exilé, révolutionnaire borgne et amant de la charmante hôtesse et Baz (éblouissant **Yacine Sif El Islam**), un homosexuel déluré, un brin cynique, travaillant pour l'institut de la sexualité, parlent de tout, de rien, de politique, de capitalisme de drogue, théorisent sur l'avenir, imaginent un monde plus juste, plus humain. L'alcool coule à flot. Tous se lâchent dans ce relatif confort, d'autant que rien ne laisse présager, la rapidité de ce qui va suivre : l'effondrement de la démocratie, l'arrivée au pouvoir d'Hitler, l'ère nazi.

Qui pouvait prévoir cette fatale issue ? Comment y croire ? Pourtant, les signes annonciateurs du déclin sont tous là, en filigrane, imperceptibles, mais terriblement présents. Impensable, le peuple ne laissera pas faire cela. Les politiques, oui. Empêtrés dans leur égo, leur désir de victoire, pour une once de pouvoir en plus, ils se déchirent, refusant de voir le précipice qui s'ouvre sous leurs pieds. Après tout, il y a des gardes fous. L'extrême ne peut gagner. Quelle erreur ! En quelques mois, le beau salon perd son éclat, Agnès le sommeil, hanté par un bien étrange fantôme (troublante **Bénédicte Simon**). Ses amis, tous issus de la gauche intellectuelle berlinoise, ont fui le champ de ruine, la fin des idéologies, du communisme, des libertés. Au loin, le Reichstag brûle, les juifs sont persécutés, les livres, portes vers la connaissance, le savoir, sont brûlés dans des autodafés. Rien ne va plus. Le diable s'est installé en Allemagne.

Loin de se limiter aux années 1930, à un simple récit de l'avènement démocratique du IIIe Reich, l'habile **Tony Kushner** entremêle les époques et fait un parallèle sidérant avec les

années Reagan, leurs conséquences à long terme sur les États-Unis. Ainsi, l'histoire se répète sans cesse. Les fondements fragiles de nos sociétés modernes vacillent toujours et encore. Il suffit d'un rien pour que le populisme l'emporte sous toute autre forme de courant politique plus modéré, plus censé, plus humain.

Effet **Trump** ! Alors que **Catherine Marnas**, directrice du TnBA, s'intéresse de près à cette pièce peu connue en France, l'auteur New Yorkais s'inquiète des agissements fous, délétères, de l'actuel locataire de la Maison Blanche et s'apprête à la remonter dans une version nouvelle. Revue, amplifiée pour être en phase avec l'actualité, elle met en scène le double de l'auteur (épatant **Gurshad Shaheman**), qui vient mettre en garde en raturant, corrigeant son texte, aidée non sans humour par une chanteuse bohème (lumineuse **Sophie Richelieu**) tout droit sortie du East Village des années 1980, rongé par le Sida, le racisme.

Avec l'accord de l'auteur américain, la metteuse en scène française s'empare avec un angélisme tout mesuré, de ce brûlot visionnaire, annonciateur de grandes catastrophes. Délicatement, sans crier gare, elle lui donne un souffle diabolique, une densité effrayante qui résonne avec les événements politiques récents secouant les démocraties occidentales. Le populisme partout gagne du terrain, mais notre raison, notre intellect, nous empêchent de voir l'inconcevable. Que faire ? C'est précisément la question posée par la pièce. Doit-on laisser faire, paralysé par la peur tout en étant persuadé que c'est une forme de résistance ultime, en espérant que rien ne se passe ? C'est l'attitude d'Agnès, le personnage principal. Doit-on fuir ? C'est la voie empruntée par la plupart de ses amis. Ou doit-on, bravoure fugace, insensée, lutter ? c'est la posture à son corps défendant de Paulinka, la belle idiote, celle prête à vendre son âme au diable pour un peu de gloire. A chacun de faire son choix ? Pas vraiment. Courage ou lâcheté, la différence ne tient à rien, une impulsion, un élan, une insouciance.

Finalement, la réflexion serait-elle notre propre ennemi ? empêcherait-elle de bouger les lignes, de suivre notre instinct de combattant, de lutteur ? Peut-être. Bien qu'assez pessimiste, *A bright Room Call Day*, revisité ingénieusement par **Tony Kushner**, traduit adroitement par **Daniel Loayza**, adapté malicieusement par **Catherine Marnas** et porté par une troupe fougueuse de saltimbanques – comédiens, danseurs et musiciens – laisse entrevoir l'espoir dans une dernière scène époustouflante. Bouleversants, saisissants, les derniers mots prononcés résonnent telle un mantra « *Quitte cette pièce. Agis.* »

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Bordeaux

Critiques / Théâtre

A Bright Room Called Day (Une chambre claire nommée jour)

par **Gilles Costaz**

Berlin 1932-1935 sous un regard américain



C'est un événement qu'une pièce inédite de Tony Kushner en France (et dans le monde, Etats-Unis mis à part) soit créée au Théâtre national de Bordeaux. *A Bright Room Called Day* est le premier texte théâtral de l'auteur d'*Angels in America* (dont Arnaud Desplechin va mettre en scène une nouvelle version dans quelques jours à la Comédie-Française). L'œuvre est moins centrée sur l'Amérique de Reagan, bien que Kushner superpose différents échelons du temps comme à son habitude. Mais c'est surtout de l'Allemagne des années 30 et de la montée du nazisme qu'il est question dans cette pièce avec laquelle Kushner fit ses premiers pas. L'écrivain parvient même à y parler (méchamment) de Trump, car il a repris cette œuvre de 1985, y introduisant quelques éléments relatifs à l'actualité proche et ajoutant le rôle d'un écrivain qui commente sa pièce, son double évidemment. C'est ce texte ancien mais révisé que Catherine Marnas a obtenu pour en faire la création hors du cercle new-yorkais et dont Daniel Loayza a établi un texte français d'une vigueur acide.

A Berlin, à partir de 1932, des amis artistes – actrices, peintre... - se rencontrent, se confient leurs vies, échafaudent des projets, tout en ayant des avis différents face à la dégringolade du régime parlementaire et à la progression d'Hitler et du national-socialisme. L'une des comédiennes croit à l'avenir du communiste, d'autres jouent double jeu. Quand Hitler aura tous les pouvoirs, il faudra pouvoir partir, mentir, accepter ou se cacher. « Agir, agir », proclame la dernière réplique de cette pièce tempétueuse où le déroulement de l'action principale est régulièrement interrompue par des séquences situées dans les années 80 et en 2020. Un parallèle se met en place avec l'époque Reagan, le sujet de la répression des homosexuels n'étant qu'un élément parmi d'autres dans cette mise en miroir de deux manières d'étouffer la liberté individuelle.

La pièce est assez bavarde, parfois naïve, et la circulation de ses différents chapitres moins habile que dans le chef-d'œuvre que Kushner va écrire quelques années plus tard. Mais le grand dramaturge est déjà là, incisif, moqueur, discoureur mais néanmoins créateur de personnages et d'un mouvement secoué par la différence des rythmes. Avec son œil américain, il ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà. Mais il met bien le passé en feuilleton, dans une construction en biseaux.

Un crescendo passionné

Un décor d'immeuble et d'appartement assez massif occupe le cœur de l'espace, tel un monde mal protégé où entreront peu à peu des personnages venus d'autres sphères (une chanteuse noire de la fin du XXe siècle, le double de l'auteur et même le Diable !) et qui se débat tandis que des photos géantes d'Hitler et des nazis se succèdent dans les hauteurs du théâtre.

La mise en scène de Catherine Marnas est forte, avec un sens permanent de la fresque théâtrale. Peut-être faudrait-il plus de moyens, un véritable orchestre plutôt qu'une chanteuse solitaire (Sophie Richelieu n'en est pas moins une interprète malicieuse et survoltée, au jeu brûlant) pour que les différentes composantes se concurrencent et s'équilibrent davantage. Sans doute encore trop saccadés dans leur engagement physique au début du spectacle, les acteurs, Julie Papin, Annabelle Garcia, Agnès Ponthier, Gurshad Shaheman, Simon Delgrange, Bénédicte Simon, Yacine Sif El Islam, Tonin Palazzotto, gagnent peu à peu en puissance. Jeunes pour la plupart, ils apprivoisent, dans le plaisir d'un jeu miroitant, les difficultés d'une œuvre qui allie le réalisme et la satire, la vérité directe et le contournement par la métaphore, les propos quotidiens et la parole politique. La soirée, qui ne rate pas son crescendo passionné, peut paraître trop copieuse, mais d'une allègre richesse.

Gilles Costaz

Jan
15

A Bright Room Called Day... Une chambre claire nommée jour, texte de Tony Kushner, traduction de Daniel Loayza, mise en scène de Catherine Marnas.

A Bright Room Called Day... Une chambre claire nommée jour, texte de **Tony Kushner**, traduction de **Daniel Loayza**, mise en scène de **Catherine Marnas**.

L'œuvre de Tony Kushner revient sur les scènes françaises avec un véritable engouement, rehaussée d'une urgence tonique puisqu'elle a l'audace de parler de notre temps présent, mettant au jour, en passant, nos actualités déconcertantes.

En 1994, Brigitte Jaques créait en France au Festival d'Avignon *Angels in America*, un drame fleuve (1991) de Tony Kushner, adapté en mini-série et dont la pertinence sociologique et artistique propulsait l'auteur sur toutes les scènes internationales.

Quelques vingt-cinq ans plus tard et même un peu plus, le cinéaste Arnaud Desplechin monte aujourd'hui au théâtre *Angels in America* à la Comédie-Française.

Antérieure à *Angels in America*, la pièce que monte Catherine Marnas, directrice du Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et directrice de l'étsba – Ecole supérieure de théâtre Bordeaux-Aquitaine -, *A Bright Room Called Day... Une chambre claire nommée jour*, date quant à elle, de 1984, étrangement pertinente, politiquement.

Elle est traduite en français par Daniel Loayza pour une première mondiale de la nouvelle version car Tony Kushner évoque, dès 2019, la figure de Donald Trump, réactualisant le propos initial en remplaçant le nom de l'ancien acteur président Reagan par celui du nouvel animateur de télé-réalité devenu chef de gouvernement.

La mise en scène de Catherine Marnas joue du réalisme et de l'onirisme, de la petite et grande Histoire, de Hitler à Donald Trump, tissant des liens d'une époque à l'autre.

Un soir de Nouvel An 1932, dans une fête, des jeunes gens issus de milieux artistiques « éclairés et avisés », des actrices, un réalisateur de cinéma, prennent de haut l'ascension fulgurante de Adolf Hitler, un pantin, une caricature qui échouera...

Les espace-temps sont superposés, les périodes historiques sont données à voir de front et de manière simultanée puisque la maîtresse de cérémonie de ce show théâtral n'est autre qu'une jeune femme « anarcho-punk », micro en main, et qui chante à l'occasion, mais qui surtout explique et déplie l'Histoire en proposant au public une série de photos emblématiques de la période qui va de 1928 à 1938.

Déroulant patiemment une Histoire inavouable, la narratrice, new-yorkaise contemporaine, associe Reagan à Hitler, un raccourci dont on fera grief à l'auteur.

Sophie Richelieu, stature élancée et moulée dans un pantalon de cuir éloquent, est hissée encore sur des talons hauts, en phase avec son temps, décidée et ironique.

L'interprète mène la danse, sûre de sa démonstration historique, pleine de colère.

Des clichés en noir et blanc qui font froid dans le dos, sont suspendus, des photos sur un écran longitudinal placé haut : saluts hitlériens, le portrait du Führer qu'on accroche partout, des cris de foule silencieux qu'on peut entendre en les imaginant.

L'auteur et la metteuse en scène partagent cette vision de « glissements progressifs », propres aux démocraties, vers des valeurs d'extrême-droite.

Et ces glissements, ces dérives, ces lâchetés ou ces semi-consentements ne concernent pas toujours les « autres », mais tous, autant que nous sommes, légers et changeants, tels certains anciens socialistes allemands alors passés au nazisme.

Les divisions de la gauche allemande, raconte-t-on, ont favorisé l'arrivée de Hitler au pouvoir, alors que le mouvement communiste berlinois était sous la férule soviétique.

Le 30 janvier 1933, Hitler devient chancelier, en pleine Grande Dépression : le fascisme n'est pas qu'un épouvantail qu'on brandit pour faire peur, une menace, une Apocalypse, il participe de notre non-engagement quotidien, pleutre et pusillanime.

Gurshad Shaheman – double de l'auteur Tony Kushner – pénètre sur la scène et s'adresse au public, comme à la chanteuse au micro, expliquant pourquoi il voudrait bien changer tel passage dans le drame ou bien introduire telle variante significative.

Entre la scène et la salle, le plateau et les rangées de spectateurs, il attend, efficace.

Tonin Palazzotto est un diable de théâtre, une performance métaphorique du Mal.

Agnès Ponthier, militante communiste, est convaincante, camarade fidèle à un mouvement d'obéissance sincèrement collective, belle résistante prenant des risques.

Bénédicte Simon qui joue la Vieille et une militante communiste est dévolue à la scène, mimant l'engagement politique ou hurlant les exactions et horreurs commises.

Les comédiens Simon Delgrange – celui-ci interprète aussi un militant communiste -, Annabelle Garcia et Yacine Sif El Islam, incarnent des jeunes gens de leur temps, attirés par l'éclat d'une réussite personnelle, mais vivant mal en leur for intérieur les garanties politiques douteuses qui leur sont réclamées en échange, traîtres à eux.

Quant à Julie Papin – Agnès -, elle porte en elle l'authenticité de ces mêmes repères de démocratie occidentale, sympathisante communiste qui cède son appartement aux camarades devenus clandestins, aimant son pays et ses amis, et ne voulant pas fuir Berlin – ville alors symboliquement ouverte -, à la différence de ceux-ci fuyant, par obligation, le nazisme pour telle appartenance politique, juive, homosexuelle.


Nouvelle Antigone des temps obscurs, elle dit « Non » et résiste sur place, ne pouvant ne plus croire à ce qui l'a toujours fait tenir debout – sa foi existentielle en l'être. L'actrice émouvante et tenace accorde à sa figure emblématique force et aura.

Véronique Hotte

théâtreorama

A bright room called day, une résistance à la nuit des nations

 ANGE LISE

 JANVIER 14, 2020

Un peu de lumière... dans l'obscurantisme

Donald Trump aura au moins servi à quelque chose pendant la durée de son mandat, en donnant envie à Tony Kushner, l'auteur d'Angels in America, d'actualiser sa première pièce, **A bright room called day** (« Une chambre claire nommée jour »), écrite en 1985. Passée relativement inaperçue à l'époque et peu jouée sur les scènes françaises, la nouvelle version, remaniée par le dramaturge, offre une matière brute inédite à Catherine Marnas, directrice du TNBA, pour une mise en scène en uppercut qui fait de la démocratie un horizon à ne pas perdre de vue dans une gangrène galopante du nationalisme.

Berlin, 1931, un soir de réveillon dans un salon bourgeois d'artistes et d'intellectuels bien ancrés à gauche. La politique est mise en veilleuse pour la fête. On trinque, on rit et on se charrie dans une joyeuse ambiance anarchique. On boit pour oublier la menace et on joue à se faire peur... jusqu'à des lendemains qui ne chantent plus et frappent en gueule de bois, venant fracasser cette décennie de démocratie contre une montée du nazisme rebattant les cartes des destinées de chacun.

La République de Weimar bascule sous les yeux témoins et désolés de Zillah, une jeune new-yorkaise des années 80, qui constate, impuissante, le cataclysme, et énumère dans une fatalité factuelle les événements historiques s'affichant à l'écran, comme si l'écrit imprimait mieux le passé pour offrir une meilleure résonance au futur. Elle, son combat, elle le mène contre le Président Reagan, qu'elle assimile à Hitler dans un refrain obsessionnel qui martèle violemment son opposition. Dans la première version, deux temporalités s'entrecroisaient sans se télescoper sur le plateau. Les arrangements de Tony Kushner rajoutent une troisième temporalité et un double de l'auteur, Xillah, joué avec justesse par Gurshad Shaheman, qui vient annoncer à Zillah la victoire de Trump aux élections, comme une continuité logique de la politique du pire...

Intemporalité du mal

Trois temporalités en calques qui se superposent pour se fondre, mais une action principale autour des années 30, centralisée dans le salon de l'appartement d'Agnès Egging, qui occupe une bonne partie de l'espace scénique. Zillah, personnage à l'énergie explosive, tendance anarcho-punk underground, est maintenue côté jardin, près des instruments de musique. Réduite à une portion congrue de l'espace, elle repousse imperceptiblement les lignes de cette frontière invisible pour tenter d'interférer avec le passé.

Les années Reagan peuvent sembler lointaines aux spectateurs français, voire ne pas faire le poids de la comparaison face au fascisme hitlérien, et pourtant, Tony Kushner, auteur engagé politiquement, y voit un lien direct et un glissement pernicieux, jusqu'à l'avènement de Trump qui sédimente ses propos. Loin d'insister et de jouer sur l'actualité tristement trumpienne, l'auteur s'en sert en détonation pour un coup de fusil qui touche sa cible et rouvre un peu plus la plaie béante creusée par les extrémistes. Xillah et Zillah se livrent à une exégèse qui apporte à la fois un souffle nouveau au texte et une respiration appréciable dans le climat de peur qui entoure le salon d'Agnès.

Zillah, interprétée avec force par Sophie Richelieu, ponctue ses litanies par des morceaux musicaux portés par la voix puissante de la comédienne. Cette énergie vibrante qui se diffuse en dynamite gestuelle dans son corps, la place dans une dynamique de l'action et contraste avec l'immobilisme d'Agnès, qui voit défiler ses amis, son amant, deux membres du parti communiste, où elle participe en sympathisante, une femme fantôme, le diable faisant son show dans une scène onirique cassant un peu, par sa longueur, le rythme du jeu. Tous s'agitent pour trouver une porte de sortie dans le piège qui se referme lentement sur eux. L'exil, la résistance, la collaboration passive, l'urgence de la situation réveille la nature de chacun.

Chaque personnage gagne en consistance au fil de la pièce, faisant ainsi oublier la première scène chorale au jeu un peu hésitant. Yacine Sif El Islam habille d'une sensibilité à fleur de peau Baz, le gay anarchiste un tantinet provocateur. Annabelle Garcia rayonne dans le rôle de Paulinka, la starlette camée à l'opium qui scelle le pacte de la collaboration avec le diable. Quant à Julie Papin, elle habite littéralement le personnage d'Agnès, comédienne de seconde zone, qui ne parvient pas à trouver sa place dans ce chaos et semble s'effacer dans un repli névrotique, paralysée par la peur et le refus d'agir. Longue fresque servie avec conviction par une troupe de comédiens, à la fois chanteurs et musiciens, cette dernière version de la pièce de Tony Kushner trouve, avec la mise en scène de Catherine Marnas, son meilleur allié pour interpellier les esprits dans une prise de conscience qui fait de l'action le meilleur rempart pour préserver la démocratie, face à l'histoire qui répète les erreurs du passé.

Ange-Lise Lapied

Toute La Culture.

Au T.N.B.A. Catherine Marnas dégomme avec brio le Point Godwin

17 JANVIER 2020 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

*Tandis que Tony Kushner fait son entrée au répertoire de la Comédie-Française avec *Angels in America* dans une mise en scène d'Arnaud Desplechin, au Théâtre de Bordeaux Nouvelle Aquitaine, sa directrice Catherine Marnas met en scène *A Bright Room Called Day* la première pièce de Tony Kushner écrite en 1985. Peut être le véritable événement de ce début d'année.*

La loi de Godwin est une règle empirique énoncée en 1990 par Mike Godwin : Plus une discussion dure, plus la probabilité d'y trouver une comparaison impliquant les nazis ou Adolf Hitler s'approche de 1. Dans un débat, atteindre le point Godwin revient à signifier à son interlocuteur qu'il vient de se discréditer en vérifiant ladite loi. La règle fondamentale du point Godwin consiste une fois le point atteint à siffler la fin de la rencontre, à terminer la discussion et à enjoindre l'autre à se taire. Dans son geste Marnas nous invite à penser au delà de ce point *final*.

Une écriture à New York qui s'est faite parallèlement au travail sur le plateau à Bordeaux.

D'après une idée originale de Catherine Marnas, Tony Kushner exhume en y introduisant le mandat de Trump une pièce de 1985 écrite après la réélection de Reagan. Il y mettait en parallèle deux époques : la sienne et les années au cours desquelles s'effondre la république de Weimar au profit du futur Reich nazi. À l'époque, cette comparaison taboue, qui transgressait la règle du point Godwin, avait fait polémique. Il faudra la finesse de la mise en scène et l'implication des comédiens pour que cette exonération de la règle fondamentale devienne non seulement acceptable mais contributive. La pièce, c'est sa première vertu, ouvre à penser. L'inquiétude de Kushner comme de Marnas de la montée des populismes, des fascismes et donc des périls se transmet là.

Un décor et une troupe qui donnent le vertige.

Le spectacle est doux amer. Il est captivant. Parfois il se transforme en music-hall. Le décor est coupé en deux. Les deux périodes sont mixées. Un panneau égraine la montée des nazis au pouvoir en une suite d'authentiques photos d'archive. On se moque dans une même décontraction naïve de l'ascension au pouvoir de Hitler ou de Reagan. A chaque fois, on refuse de croire au danger d'un tel guignol. Chaque personnage est attachant, si réel et si proche de nous. La vie semble continuer au milieu du chaos qui s'installe. Toutefois, un

homosexuel anarchiste sera le premier à comprendre et une starlette junkie et psychanalysée posera le premier geste de résistance.

Kushner tient manifeste et lui emboîtant le pas Catherine marnas. La vitalité de la troupe et l'art du rythme de la mise en scène finissent de porter le message. Le spectacle à l'allure de cabaret paradoxalement joyeux -l'intrusion de l'auteur lui même sur le plateau confirme l'effet comique – doit être vu par le plus grand nombre.

David Rofé-Sarfati

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

THÉÂTRE

"A Bright Room Called Day" Les rhizomes de la résistantible ascension de la peste brune

Si, dès 1941, dans "La résistantible Ascension d'Arturo Ui", Bertolt Brecht défiait le pouvoir nazi en présentant une parabole mordante de la prise de pouvoir d'Adolf Hitler, Tony Kushner, en réécrivant en 2019 son scénario de "A Bright Room Called Day" (daté de 1984), projette sur une communauté d'artistes berlinois de 1932 l'ombre de Trump qui, après celle de Reagan, prépare le terreau dont se nourrit insidieusement l'hydre "immonde".

Dans une mise en scène limpide ne sacrifiant pour autant rien à la complexité des enjeux vécus, à fleur de peau, par ce groupe d'artistes - auquel il est d'autant plus aisé de s'identifier que le "transfert" est amplement favorisé par les analogies criantes avec notre époque -, Catherine Marnas fait monter imperceptiblement la pression conduisant à l'explosion finale.

Le dispositif scénique, respectant scrupuleusement l'écrit de l'auteur américain, propose une double mise en abyme de l'action berlinoise. D'abord le personnage de la chanteuse punk rock, "inventée" dès les années reaganiennes pour commenter à distance l'histoire en train de se faire sous nos yeux, ensuite celui de l'auteur incarné sur le plateau pour entretenir un hallucinant dialogue, ici et maintenant, avec son icône "de papier", celle-ci tout comme les protagonistes de 1932 échappant de toute évidence à leur original créateur.

Comment aurait-on pu s'imaginer, en 1932, en voyant cette marionnette à moustache ridicule s'agitant en tous sens, qu'elle deviendrait en quelques années la responsable du chaos génocidaire décimant juifs, communistes, gitans, homosexuels, handicapés mentaux, et plus globalement toutes celles et ceux tentant de s'opposer à sa démente promue en horizon politique ? Comment pouvoir s'imaginer que les ferments de l'ultra-libéralisme de l'acteur de seconde zone que fut Ronald Reagan dans les années quatre-vingt allaient, sous les traits de Donald Trump (prénoms de - mauvais - clowns), mener droit dans le mur les démocraties actuelles ?

Pas plus que ces artistes fêtant joyeusement le nouvel an 1932 à grands renforts de champagne, sommes-nous "avertis" du danger imminent ? Bien sûr - comme eux -, nous en parlons en fin de repas ou apéros festifs, conscients - comme eux - de l'énormité ubuesque des propos et actes de fantoches installés démocratiquement (sic) dans leur toute-puissance... Les conséquences semblant impossibles à admettre, nous repartons vaquer à

nos occupations. Ainsi va la vie, la bête rôde attendant le moment pour obtenir les suffrages du peuple assoupi.

Aux rigolades avinées de cette bande de joyeux lurons, réunis dans cette "chambre claire nommée jour" - où viendront peu à peu s'infiltrer les bruits de bottes du monde extérieur -, succéderont les angoisses liées au rétrécissement des libertés, un univers lugubre, sorte de huis clos préservé qui se fissure et s'assombrit au rythme calendaire des annonces projetées en noir et blanc sur écran, scandant la montée en puissance de l'innommable.

Les inventions scénographiques donnent à voir le double visage de l'horreur et de la bouffonnerie réunies dans le même. Ainsi, la marionnette-épouvantail d'Adolf Hitler dont la tête-cafetière n'arrête pas de caqueter "Je suis le sauveur de l'Allemagne !", amenant la chanteuse rock à couvrir, en 84-85 - en écho à la montée de l'ultra-libéralisme et de ses avatars liberticides -, les murs de Berlin d'une croix gammée... Signe que les autorités de la Mairie de Bordeaux 2020 ont demandé à retirer expressément des affiches du spectacle, au nom bien sûr du politiquement correct visant à faire disparaître de la vue... ce qui progresse en coulisses insidieusement. Ainsi en va-t-il de la politique culturelle d'une ville (de droite).

Sur le terreau de la désolation d'un capitalisme broyant les plus pauvres, le fascisme progresse en instrumentalisant les légitimes rancœurs. Jouant entre onirisme fantastique et réalité crue, la mise en scène introduit la séquence tonitruante de l'intrusion du Diable en personne, prêt à accorder toutes promesses illusoires aux mortels en échange de leur âme.

La fin programmée de la république de Weimar, suite à la nomination d'Adolf Hitler comme chancelier le 30 janvier 1933, sonne le glas de toutes velléités de libertés et, lorsque brûlera le Reichstag, dont les flammes illuminent "la chambre claire", les nazis en profiteront pour promulguer l'état d'exception leur donnant, au nom de "la protection du peuple et de l'État", tous les pouvoirs.

Et si "les rêves de la gauche sont toujours beaux", c'est bien la désunion des forces de gauche qui a fait - et fera - le lit de la dévastation des libertés, chacune, chacun, avouant son impuissance à pouvoir tenter autre chose que sauver sa peau. Ainsi en va-t-il de l'émouvant homosexuel n'ayant pu se résoudre à tirer à bout portant une balle dans la nuque du Führer tant son désir de vivre est plus grand que celui de se sacrifier, fût-ce à une juste cause.

Toute ressemblance avec notre époque... L'Histoire ne repasse pas les plats et comme rien ne ressemble à la référence originelle, etc. Des enfants du peuple déçu, inscrits naguère au Parti Communiste, rejoignant les bataillons du Rassemblement National, est-ce là pur cauchemar éveillé ou réalité sournoisement "en marche" ? S'emparant avec envie de l'écrit de Tony Kushner, Catherine Marnas et ses comédiens complices trouvent là l'opportunité de poser artistiquement la (bonne) question.

Yves Lisoie



Le mystère de la chambre claire

A bright room called day

Par Pierre Lesquelen

© 9 janvier 2020

« A bright room called day » s'inscrit dans la tradition pirandélienne des pièces interrompues. Un dramaturge en quête de sens s'immisce dans son propre mélodrame historique, linéaire et édifiant, énième décentrement intime de l'ascension hitlérienne. Questionnant alors la vieille efficacité pédagogique du théâtre, ses avertissements naïfs et son dialogue impossible avec l'Histoire, il superpose plusieurs strates temporelles comme contrepoints problématiques d'une fiction impossible : ce fil perdu des « temps auxquels nous n'avions pas pensé » qu'égratignait déjà Pascal Rambert avec « Architecture. » Cette énième histoire inquiète des XXe et XXIe siècles, dont se saisit Catherine Marnas pour interroger la dramatisation des résurgences extrémistes, est aussi une histoire secrète de la modernité théâtrale. La pièce de Tony Kushner feuillette en négatif le grand livre de l'impensable, du drame romantique allemand (ranimé par cette mémorable scène méphistophélique qui clôture la première partie, temps fort du spectacle) au symbolisme maeterlinckien, jusqu'à cette dialectique brechtienne dont elle fait le procès et l'apologie. Maintes fois réactualisée depuis 1984, cette tentative d'écorcher le drame historique se révèle pleine de fulgurances et de lourdeurs, écueils auxquels n'échappe pas la mise en scène de Catherine Marnas qui ravive, depuis sa belle adaptation de Nancy Huston, le fantasme d'une traversée.

Emportée par une belle troupe de jeunes comédien.ne.s (mention spéciale pour Gurshad Shaheman), le spectacle révèle poussivement son désir de faire dispositif. La scénographie de Carlos Calvo délimite schématiquement trois territoires fictionnels : une intimité berlinoise déréalisée par une perspective forcée (et des projections bleutées peu mystiques), une échappée musicale et pseudo-performative à jardin (menée par les interventions parfois embarrassantes de Sophie Richelieu), deux espaces menacés par le temps zéro de l'avant-scène, celui du contemporain et du laboratoire. Ne faisant pas dialoguer frontalement ces temporalités, au risque de raviver les heures brechtiennes de la fable parallèle, Marnas les conçoit heureusement comme des rebonds et trouve par là-même une belle politique théâtrale. On se demande pourquoi celle-ci se referme dans la deuxième partie, repliée dans les murs fantomatiques de cette chambre berlinoise où les enjeux politiques et dramatiques se répètent laborieusement. Sur cette ligne blanche où l'on nous ordonne finalement de « quitter le théâtre » et d' « agir », toutes les rengaines obsolètes de l'art révolutionnaire reviennent au galop, et cette « bright room » soit-disant énigmatique échoue à refaire de la chambre noire théâtrale une ténébreuse ligne de faille.

Pierre Lesquelen

**Du 23 novembre au 5 décembre 2021 au Théâtre du Rond-Point
à Paris**

Liste presse

Le 23 novembre 2021

Micheline Rousselet / Blog Culture SNES
Sarah Franck / Blog de l'art -chipel
Baudouin Eschapaspe / Le Point
Michel Jakubowicz / Prestige
Denis Sanglard / Un fauteuil pour l'orchestre
Vincent Bouquet / Théâtral Magazine
Jean Talabot / L'avant scène
Hélène Kuttner / Artistikrezo.com
Evelyne Sellés-Fischer / Fréquence protestante
Juliette Serfati / CA m'intéresse
Jacquet Amaury / Publikart
Chantal Ozouf / Radio Soleil
Gérald Rossi / L'humanité
Hélène Hadas-Lebel / Radio J
Sophie Trommelen / Arts Mouvants.com
Jacques Nerson / L'Obs

Le 24 novembre 2021

Laurent Schteiner / Théâtres.com
Emmanuelle Saulnier-Cassia / Actuel – juridique, un fauteuil pour l'orchestre
Dany Toubiana / la souriscène
Christine Friedel / Théâtre du Blog
Yves Bourgade / Webthea.com
Philippe Chavernac / Critiques Theatres Paris
Laurence Péan / La Croix
Frédéric Péguillan / Télérama

Le 25 novembre 2021

Frédéric Bonfils / Fou d'art
Brigitte Corrigou / La revue du spectacle.com
Jean-François Cadet / RFI
Claudine Arrazat / théâtreclau.com
Amandine Farges / Encres vagabondes
Mireille Davidovici / Theatre du blog
Isabelle Fauvel / Les soirées de paris.com

Le 26 novembre 2021

Frédéric Martel / France inter, émission Soft Power
Camille Roschweg / Ivresse.net
Dany Toubiana / la souriscène, 1 invitation

Le 30 novembre 2021

Mathieu Perez / Le Canard enchaîné

Interviews :

Podcast Rature / Enregistrement du podcast de Cécile Strouk avec Catherine Marnas le 23 novembre à 11h dans la salle Jean Vauthier au théâtre du Rond-Point.

RFI / Interview de Catherine Marnas en direct par Jean-François Cadet dans l'émission Vous m'en direz des nouvelles le mercredi 1^{er} décembre entre 16h et 17h.

L'œil d'olivier / interview surexposition de Simon Delgrange effectuée par Olivier Frégaville.

France Culture / Annonce dans Emission soft power par Frédéric Martel de 18h10 à 20h / Diffusion le 28 novembre 2021 à partir de la 20^{ème} minute.

Du 10 au 16 novembre 2021

invitation
Sortir

UNE SÉLECTION DE LA RÉDACTION
À RETROUVER SUR
SORTIES.TELERAMA.FR

Théâtre

Les Couleurs de l'air

Soirées Télérama Sortir les 10 et 20 nov., 20h30, La Femme du Buisson, Nîmes (77)
Location : 01 54 62 77 77

A Bright Room Called Day

Soirée Télérama Sortir le 24 nov., 20h30, Théâtre du Royal Point, 8^e
Location : 01 44 95 94 74

Phèdre

Soirées Télérama Sortir les 19 nov., 20h30, Théâtre de Saint-Maur (94)
Location : 01 48 89 66 10

La Lune est en Amazonie

Soirées Télérama Sortir les 23 et 24 nov., 20h, Théâtre de la ville, Les Abbesses, 18^e
Location : 01 42 74 22 77

Dissection d'une chute de neige

Soirées Télérama Sortir le 27 nov., 19h, le 30 nov., 19h30, répétée Télérama Sortir le 28 nov., 19h, Théâtre Nanterre-Américains (93)
Location : 01 48 14 70 00

Un sacre

Soirées Télérama Sortir les 24 et 25 nov., 19h30, Théâtre Gérard-Philipe, Seine-Saint-Denis (93)
Location : 01 48 14 70 00

Le Cas M^{me} L., 14 ans

Soirées Télérama Sortir les 17 et 20 nov., 20h30, Théâtre Studio d'Alfortville (94)
Location : 01 43 76 86 56

Danse

Inicio (Uno) / Al Fondo Riela (Lo Otro del Uno)

Soirées Télérama Sortir le 23 nov., 19h30, Châtelet-Théâtre national de la danse, 18^e
Location : www.chatelet.fr

Humour

Rosa

Soirées Télérama Sortir les 19 et 20 nov., 20h, La Nouvelle Seine, 9^e
Location : lanouveleseine.com

ET UNE VISITE GUIDÉE



Exposition

Cinémode

Visite privée Télérama Sortir le 26 nov., 19h, 19h30 et 20h, Cinémathèque française, 12^e
Site : www.cinemathèque.fr

Télérama
sorties



PARTOUT ET TOUTE L'ANNÉE MA SÉLECTION
D'AVANTAGES SUR sorties.telerama.fr



Du 3 au 9 novembre 2021

THÉÂTRE

NOVEMBRE

Mercredi 10. La Manufacture des Abbesses : ***Pas exactement l'amour*** d'Arnaud Cathrine, mise en scène Florence Le Corre.

Jeudi 11. Théâtre de l'Œuvre : ***Philippe Caubère : Lettres de mon moulin*** d'Alphonse Daudet.

Vendredi 12. Théâtre Paris-Villette : ***Pacific Palisades*** de Guillaume Corbell, mise en scène Florent Siaud.

Samedi 13. Comédie-Française - Salle Richelieu : ***La Cerisale*** d'Anton Tchekhov, mise en scène Clément Hervieu-Léger.

Mardi 16. Théâtre du Petit Saint-Martin : ***Des fleurs pour Algernon*** de Daniel Keyes, mise en scène Anne Kessler.

Mercredi 17. Théâtre Le Monfort : ***Notre histoire*** de et mise en scène Jana Klein, Stéphane Schoukroun.

Jeudi 18. Théâtre de l'Épée de Bois - Cartoucherie : ***Quartett*** de Heiner Müller, mise en scène Patrick Schmitt.

Samedi 20. Théâtre de Gennevilliers (T2G) : ***La Forteresse du sourire*** de et mise en scène Kurô Tanino.

Lundi 22. Théâtre Gérard Philippe (Saint-Denis) : ***Un sacre*** de Guillaume Poix, de et mise en scène Lorraine de Sagazan.

Mardi 23. Théâtre du Rond-Point : ***A Bright Room Called Day*** de Tony Kushner, mise en scène Catherine Marnas.

Jeudi 25. Théâtre Nanterre-Amandiers : ***Dissection d'une chute de neige*** de Sara Stridsberg, mise en scène Christophe Rauck.



Du 10 au 16 novembre 2021

... BIENTÔT

THÉÂTRE
NOVEMBRE

Mercredi 17. Théâtre Le Monfort : **Notre histoire** de et mise en scène Jana Klein, Stéphane Schoukroun.

Jeudi 18. Théâtre de l'Épée de Bois - Cartoucherie : **Quartett** de Heiner Müller, mise en scène Patrick Schmitt.

Samedi 20. Théâtre de Gennevilliers (T2G) : **La Forgeresse du sourire** de et mise en scène Kurô Tanino.

Lundi 22. Théâtre Gérard Philippe (Saint-Denis) : **Un sacre** de Guillaume Poix, de et mise en scène Lorraine de Sagazan.

Mardi 23. Théâtre du Rond-Point : **A Bright Room Called Day** de Tony Kushner, mise en scène Catherine Marnas.

Jeudi 25. Théâtre Nanterre-Amandiers : **Dissection d'une chute de neige** de Sara Stridsberg, mise en scène Christophe Rauck.

Mercredi 1^{er}. Théâtre du Lucernaire : **L'Affaire de la rue de Lourcine** d'Eugène Labiche, mise en scène Justine Vultaggio.

Jeudi 2. Théâtre de la Bastille : **Un vivant qui passe** de Claude Lanzmann, adaptation et mise en scène Éric Didry.

Samedi 4. Théâtre Le Monfort : **Perspective de fuite** de et avec Laurent Papot.

Lundi 6. Théâtre de la Ville - Espace Pierre Cardin : **Stations** chorégraphie Louise Lecavalier.

Mardi 7. Théâtre de la Tempête : **À l'abordage !** d'Emmanuelle Bayamack-Tam, mise en scène Clément Poirée.

Mercredi 8. Théâtre 13 - Bibliothèque : **Nuit** de et mise en scène Guillaume Barbot.

Jeudi 9. Athénée - Théâtre Louis-Jouvet : **La Tragédie de Salomé** de Robert d'Humières, chorégraphie Léonore Zurflüh.



Du 17 au 23 novembre 2021

THÉÂTRE

Nouveaux spectacles

A BRIGHT ROOM CALLED DAY

Théâtre contemporain – De Tony Kushner, mise en scène Catherine Marnas. Avec en alternance Simon Delgrange, Annabelle Garcia, Tonin Palazzotto, Julie Papin, Agnès Pontier, Sophie Richelieu, Gurshad Shaheman, Vincent Dissez, Yacine Sif El Islam, Bénédicte Simon :

- Berlin, années 1930, on boit, on se moque d'Adolf Hitler, despote en puissance qui n'arrivera jamais au pouvoir. Aucun ne conçoit, dans ce milieu d'intellectuels éclairés, l'avènement du fascisme. Mais la catastrophe advient, le groupe explose, et la pièce aussi. Les personnages propulsés en 2021 convoquent Trump, Biden et les petits dictateurs européens.
- Catherine Marnas observe avec une méchante drôlerie les glissements progressifs des démocraties fragiles vers les systèmes totalitaires. Tony Kushner, prix Pulitzer pour *Angels in America*, peint l'état du monde dans un cauchemar festif, voyage dans le temps et cabaret des désillusions. Il met en demeure de penser et de réagir face aux lents virements extrémistes.

Rond-Point 8 ("Pièces de théâtre")



Du 1^{er} au 7 décembre 2021

Théâtre

Derniers jours

Réservations au 01 42 25 51 96

A BRIGHT ROOM CALLED DAY - Rond-Point (*Pièces de théâtre*)

Société - Berlin, années 1930, on boit, on se moque d'Adolf Hitler, despote en puissance qui n'arrivera jamais au pouvoir. Aucun ne conçoit, dans ce milieu d'intellectuels éclairés, l'avènement du fascisme. Mais la catastrophe advient, le groupe explose, et la pièce aussi. Les personnages propulsés en 2021 convoquent Trump, Biden et les petits dictateurs européens. **Jusqu'au 5 décembre.**



THÉÂTRE. Hitler arrive au pouvoir, plus tard Trump est élu...

Vendredi 3 Décembre 2021, Gérald Rossi

Avec humour et conviction Catherine Marnas met en scène « A bright room called day » de Tony Kushner, pièce inédite de 1985, malicieusement actualisée par son auteur.

Berlin, années trente. Dans un appartement cosu du centre-ville, un groupe de jeunes gens fait la fête, réveillon du 31 décembre. En fond de scène, sur une bande d'écran vertical, l'image d'une foule compacte et silencieuse est projetée. La scénographie de Carlos Calvo est lumineuse. Dès ses premiers instants, « A bright room called day » la pièce de Tony Kushner que met en scène Catherine Marnas, souligne la rupture entre plusieurs univers. Celui qui accepte, celui qui combat la montée des idées fascistes, et celui qui se dit convaincu que l'arrivée au pouvoir de Hitler n'est tout simplement pas imaginable.

Très vite, les croyances stériles des jeunes bourgeois idéalistes partent en fumée. Le 30 janvier 1933 le futur dictateur est nommé chancelier, après la victoire de sa formation aux élections et l'échec des partis de gauche à s'entendre pour gouverner le pays ensemble. Le tout sur les débris de la profonde crise économique qui secoue le monde, au lendemain du premier conflit mondial qui a flétri l'Allemagne. L'histoire initiale se termine quand le pouvoir nazi montre son visage au grand jour. Avant les camps, les combats, les douleurs. Mais le propos sonne fort, au-delà d'une alerte. Avec un effet de miroir sur l'époque contemporaine. « Nous considérons souvent le fascisme comme un épouvantail, un événement apocalyptique qui risque de nous tomber dessus comme un météore, (...) or, certaines valeurs d'extrême droite, épaulées par un ultralibéralisme, nous ont déjà grignotés en glissements progressifs » pointe Catherine Marnas, qui a créé la pièce à la veille des confinements, au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine (TNBA) qu'elle dirige.

Tony Kushner, fortement remarqué avec sa pièce « Angels in America » de 1991 sur les premières années sida, a écrit en 1985 ce « Bright room called day » que l'on peut traduire par « Une chambre claire nommée jour ». L'auteur et la metteuse en scène, qui se sont rencontrés à New York, sont convenus d'une « modernisation utile » du texte qui déjà traçait des passerelles avec le monde contemporain, jusqu'à la victoire électorale de Ronald Reagan. Désormais Trump entre dans le jeu. Et Kushner a introduit un autre personnage dans l'aventure, le sien, celui de l'écrivain qui intervient sur le plateau, souvent avec humour. La traduction française est signée Daniel Loayza.

Dans ces aller-retour historiques, la musique, composée par Boris Kohlmayer est aussi présente, et la voix électrisante de Sophie Richelieu, (personnage de Zillah Katz, sorte de chanteuse punk new yorkaise), vient renforcer ces moments qui ajoutent à la force de l'ensemble. La comédienne, parfois récitante, est épaulée par l'ensemble parfait de la troupe : Simon Delgrange, Annabelle Garcia, Tonin Palazzotto, Julie Papin, Agnès Pontier, Gurshad Shaheman, Yacine Sif El Islam, Bénédicte Simon. Ils sont ces personnages perdus dans un monde en décomposition. Aucun n'étant préparé à l'horreur qui se profile, mais qui pouvait l'être ? Catherine Marnas, parle aussi au temps présent de « sidération après les élections de Trump, de Bolsonaro : Je me demandais comment nous avons pu en arriver là ». Sur la scène les rideaux ont disparu des larges fenêtres que le soleil ne réchauffe plus, le diable en personne rôde, et le désespoir ronge les plus téméraires. Souffle un vent noir et glacé.

Gérald Rossi

Télérama **|** Sortir

Télérama Sortir – Du 27 novembre au 3 décembre 2021 – N°3750

A Bright Room Called Day

De Tony Kushner, mise en scène de Catherine Marnas. Durée: 1h20. Jusqu'au 5 déc., 20h30 (du mar. au sam.), Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8^e, 01 44 95 98 21. (14-40€).

📺 En 1985, le dramaturge Tony Kushner signait un texte à charge contre l'ère Reagan. Quand la metteuse en scène Catherine Marnas

lui a demandé, en 2019, le droit de monter cette pièce, l'Américain était justement en train de l'adapter en y faisant entrer Donald Trump. Une couche historique qui s'ajoute aux deux époques déjà enchâssées dans la pièce : la fin du XX^e siècle, incarnée par une New-Yorkaise révoltée assimilant Reagan à Hitler, et les années 30, où des artistes du cinéma assistent à l'agonie de la République de Weimar sous le raz de marée nazi. De cette comparaison politique à l'œuvre sur scène, Catherine Marnas a su rendre toute la part émotionnelle. Elle a retracé l'ascension de Hitler grâce à d'immenses photos d'archives, quand, sur l'autre partie du plateau, les Berlinoises patagent dans le désespoir. Les personnages y apparaissent dans leur profonde complexité au fil d'une descente aux enfers, et la troupe de jeunes interprètes y relève le défi de faire coexister toutes ces temporalités. – *E.B.*

Emmanuelle Bouchez

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture



La Résistible ascension de...

Au Théâtre du Rond-Point, Catherine Marnas s'empare de la toute première pièce de Tony Kushner, *A Bright Room called day*, chronique troublante de la montée du fascisme.

PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Sept ans avant *Angels in America*, Tony Kushner s'intéresse déjà au théâtre politique et au danger du libéralisme à outrance. Face aux coups sombres opérés par Reagan, lors de sa réélection en 1985, sur les budgets des programmes sociaux et culturels américains, le dramaturge s'inquiétait de leurs conséquences sur son pays et tout particulièrement sur les risques d'une montée du populisme. Voyant un parallèle évident avec les années précédant l'élection d'Hitler à la tête de l'Allemagne, il imagine une pièce de théâtre qui met en miroir le New York des années quatre vingt et le Berlin des années trente. La comparaison entre les deux époques est inquiétante.

Devant le repli identitaire qui fleurit en Europe, Catherine Marnas trouve dans la pièce de Kushner une résonance intéressante, une mise en abyme permettant d'appréhender la société à venir à l'aune de l'histoire. Aussitôt, elle demande les droits. Secoué par l'arrivée de Trump au pouvoir, le dramaturge est en pleine réécriture de sa pièce et lui en offre l'adaptation. Entremêlant les époques, glissant quelques allusions bien senties sur la politique populiste du 45^e président des États-Unis, dont Kushner se fait le premier opposant – son double intervenant sur scène comme détracteur

des folles décisions de cet homme orange- il signe un texte au vitriol où une New-Yorkaise en guerre contre l'« Establishment » compare Reagan à Hitler, où une actrice berlinoise de seconde zone et ses amis artistes font la fête tout en assistant impuissants à la fin de la république de Weimar, où une Américaine s'inquiète qu'« un clown du Queens avec des hôtels en faillite » accède à la Maison Blanche.

Face au risque de la dérive, comment réagir ? Difficile à dire. Certains refusent de voir l'imminence de la catastrophe et se voilent la face. D'autres tentent la révolte quitte à se brûler les ailes, à mourir pour leurs idées. Quelle route prendre ? Celle de la soumission ou celle de la contestation ? Difficile à dire. Tout tient à un fil, une impulsion, une insouciance. S'appuyant sur une troupe de comédiens particulièrement habités, Gurshad Shaheman et Julie Papin en tête, Catherine Marnas touche juste et réveille nos consciences démocratiques engourdies. Bien qu'assez pessimiste, la pièce révèle sa force incandescente, sa densité charnelle et viscérale dans une scène finale époustouflante, où l'auteur ne laisse plus le choix au spectateur. Conscient de ce qui se trame, il ne peut ignorer les derniers mots prononcés, « quitter la salle et agir ». Plus possible de faire la sourde oreille, à chacun de choisir son camp, de prendre parti.

A BRIGHT ROOM CALLED DAY
Tony Kushner.
mise en scène de
Catherine Marnas.
Théâtre du Rond-Point,
jusqu'au 5 décembre.

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

Scène

La Résistible ascension de...

Choisir son camp, et son parti

Olivier Frégaville Gratian d'Amore

22/11/2021 - numéro 153 • Critique

Au Théâtre du Rond-Point, Catherine Marnas s'empare de la toute première pièce de Tony Kushner, *A Bright Room called day*, chronique troublante de la montée du fascisme.

Sept ans avant *Angels in America*, Tony Kushner s'intéresse déjà au théâtre politique et au danger du libéralisme à outrance. Face aux coupes sombres opérées par Reagan, lors de sa réélection en 1985, sur les budgets des programmes sociaux et culturels américains, le dramaturge s'inquiétait de leur conséquence sur son pays et tout particulièrement sur les risques d'une montée du populisme. Voyant un parallèle évident avec les années précédant l'élection d'Hitler à la tête de l'Allemagne, il imagine une pièce de théâtre qui met en miroir le New York des années quatre-vingt et le Berlin des années trente. La comparaison entre les deux époques est inquiétante.

Devant le repli identitaire qui fleurit en Europe, Catherine Marnas trouve dans la pièce de Kushner une résonance intéressante, une mise en abyme permettant d'appréhender la société à venir à l'aune de l'histoire. Aussitôt, elle demande les droits. Secoué par l'arrivée de Trump au pouvoir, le dramaturge est en pleine réécriture de sa pièce et lui en offre l'adaptation. Entremêlant les époques, glissant quelques allusions bien senties sur la politique populiste du 45^e président des États-Unis, dont Kushner se fait le premier opposant – son double intervenant sur scène comme détracteur des folles décisions de cet homme orange –, il signe un texte au vitriol où une New-Yorkaise en guerre contre l'« Establishment » compare Reagan à Hitler, où une actrice berlinoise de seconde zone et ses amis artistes font la fête tout en assistant impuissants à la fin de la république de Weimar, où une Américaine s'inquiète qu'« un clown du Queens avec des hôtels en faillite » accède à la Maison Blanche.

Face au risque de la dérive, comment réagir ? Difficile à dire. Certains refusent de voir l'imminence de la catastrophe et se voilent la face. D'autres tentent la révolte quitte à se brûler les ailes, à mourir pour leurs idées. Quelle route prendre ? Celle de la soumission ou celle de la contestation. Difficile à dire. Tout tient à un fil, une impulsion, une insouciance. S'appuyant sur une troupe de comédiens particulièrement habités, Gurshad Shaheman et Julie Papin en tête, Catherine Marnas touche juste et réveille nos consciences démocratiques engourdis. Bien qu'assez pessimiste, la pièce révèle sa force incandescente, sa densité charnelle et viscérale dans une scène finale époustouflante, où l'auteur ne laisse plus le choix au spectateur. Conscient de ce qui se trame, il ne peut ignorer les derniers mots prononcés, « quitter la salle et agir ». Plus possible de faire la sourde oreille, à chacun de choisir son camp, de prendre parti.

Olivier Frégaville

LE 28/11/2021

Comment la Chine tente d'infiltrer la France ?

▶ ÉCOUTER (1H34)



À retrouver dans l'émission

SOFT POWER par Frédéric Martel

**Chronique France Culture / Emission Soft power par Frédéric Martel de 18h10 à 20h /
Diffusion le 28 novembre 2021 à partir de la 20^{ème} minute**

Théâtre : l'oeuvre de Tony Kushner et l'hommage à Stephen Sondheim

« [...] mais nous voulions revenir ici sur la pièce de Tony Kushner *A bright room called day* qui se joue actuellement au théâtre du Rond Point à Paris. C'est un étrange texte, néo-brehtien, sur la montée du nazisme en Allemagne en 1932 et 1933, écrit en 1984, et joué pour la première fois en 1985 sans aucun succès. Près de 35 ans plus tard, Tony Kushner (auréolé entre temps par le succès de sa pièce *Angels in America*) l'a réécrite pour l'adapter à l'âge de Donald Trump. Dans la version inspirante montée en ce moment au Théâtre du Rond-Point par Catherine Marnas, un personnage représentant Tony Kushner monte sur scène et vient commenter sa pièce de jeunesse. Quand il croyait encore à la gauche et qu'il n'aurait jamais cru qu'une sorte d'extrême droite "trumpienne" puisse arriver au pouvoir aux États-Unis. La mise en scène est habile dans un décor à la fois bourgeois et jazzy. Des projections accompagnent la pièce. Il est assez rare, au théâtre, de voir une pièce de jeunesse revisitée par son auteur qui vient la commenter sur scène. [...] À ne pas manquer ! Quant à la pièce, *A Bright Room called Day* de Tony Kushner, on peut la voir jusqu'au 5 décembre au Théâtre du Rond Point. C'est à voir pour tous ceux qui pensent que l'esprit du fascisme et du pétainisme peut renaître partout et à tout moment, y compris dans l'Amérique de Donald Trump...ou dans la France d'Eric Zemmour. »



→ VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES

Catherine Marnas et le théâtre, manifeste contre le poison fasciste



Audio 48:30



Podcast



« A bright room called day », de Tony Kushner est à l'affiche jusqu'au 5 décembre au Théâtre du Rond-Point à Paris. © Pierre Planchenault

Catherine Marnas met en scène « A bright room called day », de Tony Kushner au Théâtre du Rond-Point à Paris. Une pièce qui fait dialoguer trois époques et qui met en garde contre les pièges récurrents de l'Histoire.

C'est une pièce qui parle de la grande histoire, mais qui résonne de façon on ne peut plus contemporaine. Elle oscille d'ailleurs entre trois temporalités : notre année 2021, le New-York des années 80 dans l'Amérique de Ronald Reagan et le Berlin du début des années 30, celles de la montée lente et inexorable du poison fasciste dans l'Allemagne de la République de Weimar, qui débouchera sur l'élection d'Adolf Hitler.

Faire dialoguer ces trois époques, c'est aussi ce que permet le théâtre. Sa grande force, c'est de nous interroger, de poser des questions, de mettre le fer dans la plaie, et de sonner l'alarme, de nous mettre en garde, pour que l'histoire ne se répète pas. C'est ce que l'on se dit en sortant de la salle Renaud-Barrault du Théâtre du Rond-Point à Paris, au sortir de cette pièce qui mêle époques et comédiens dans une ambiance cabaret, et dans laquelle s'invite le Diable en personne.

À la mise en scène, **Catherine Marnas**, qui dirige le Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine. « A bright room called day », de Tony Kushner est à l’affiche jusqu’au 5 décembre 2021.

RFI Émission *Vous m’en direz des nouvelles* / Interview de Catherine Marnas par Jean François Cadet le 1^{er} décembre entre 16 et 17h.

RATURES

Podcast libre, authentique et intimiste

Ratures évoque le parcours de ces femmes et de ces hommes qui, après une ou plusieurs ratures, ont trouvé leur voie/voix. Un hommage au droit à l'erreur, à la pensée juste, au chaos créatif de la vie.

RATURES



Catherine Marnas -

00:00 / 01:09:31



Catherine Marnas - Metteure en scène

De Catherine Marnas, je connais son travail, que j'ai pu admirer sur la scène du TnBA (Théâtre national de Bordeaux Aquitaine), qu'elle dirige depuis 2014. Un travail de mise en scène qui fait la part belle à un théâtre contemporain et généreux. Le jour de notre rencontre, elle s'apprête à présenter la première de sa dernière création – adaptation de l'œuvre la plus récente du dramaturge américain Tony Kushner – au Théâtre du Rond Point. Cet épisode de RATURES relate une existence dense, où l'intellect prend corps, où la rature fait sens et les mots résonnent.

Podcast Rature/ Enregistrement du podcast de Cécile Strouk avec Catherine Marnas le 23 novembre à 11h dans la salle Jean Vauthier au théâtre du Rond-Point/ Publié le 2 décembre 2021

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Simon Delgrange ou l'art de l'absurde

Publié le 30 novembre 2021

Co-fondateur du collectif bordelais Les Rejetons de la Reine, dont le premier spectacle, *Un Poignard dans le cœur*, est sélectionné au festival Impatience 2021, Simon Delgrange est actuellement au Rond-Point dans *A Bright Room Called Day... (Une chambre claire nommée jour)* de Tony Kushner, mise en scène par Catherine Marnas. Ancien élève de l'École supérieure de théâtre de Bordeaux en Aquitaine (éstba), le jeune comédien navigue avec aisance dans différents esthétismes théâtraux. Passant de l'absurde au réalisme, de la romance à la folie, il impose au fil de ses collaborations, une personnalité curieuse et ténébreuse.

Quel est votre premier souvenir d'art vivant ?

Je me souviens être allé voir une pièce, très jeune enfant, à la Comédie-Française. Une comédie d'époque, sûrement un Molière, en costumes et perruques. Ce devait être une représentation de Noël car, si je ne comprenais pas grand-chose au spectacle, je me souviens très bien de l'énorme sachet de bonbons et chocolats qu'on y distribuait aux enfants, et que j'avais dévoré pendant toute la représentation !

Quel a été le déclencheur qui vous a donné envie d'embrasser une carrière dans le secteur de l'art vivant ?

Vers l'âge de 7 ou 8 ans, mes parents qui, je crois, s'inquiétaient de ma grande timidité, m'avait emmené voir un psychologue pour enfant. Très en refus de cette rencontre, j'avais décidé de bouder ! Pour montrer ma désapprobation, je ne répondais à aucune de ses questions, et me contentais de dessiner sur un grand tableau noir mis à disposition dans son cabinet. Je me souviens l'entendre dire à mes parents "regardez, peut-être a-t-il besoin de s'exprimer par l'art". Le cours de théâtre auquel mes parents m'ont inscrit en suivant a été une révélation. Comprendre que je pouvais être quelqu'un d'autre, sortir de moi, qu'il y avait un espace pour m'exprimer. Quand j'ai compris que c'était aussi un métier, j'ai immédiatement voulu devenir acteur, pour jouer Indiana Jones ou dans des westerns...

Qu'est-ce qui a fait que vous avez choisi d'être comédien ?

Des rencontres avec plusieurs professeurs dans des cours de théâtre amateurs, par la suite, ont transformé ce rêve d'enfant en décision concrète et pragmatique. En réelle détermination. Je n'ai jamais, aussi loin que je m'en souviens, pensé à un plan B. Je

revendiquais le fait de ne pas en avoir. Si j'ai bien sûr douté par moment, c'est la confiance de ces enseignants qui me rechargeait à bloc. J'ai quelques souvenirs très forts de certains professeurs, après avoir travaillé une scène, me disant simplement, mais sincèrement, "c'est bien, Simon". C'étaient des moments très puissants pour moi, et ce sont ces signes-là, venant de personnes que j'admirais en quelque sorte, qui m'ont déterminé.

Le premier spectacle auquel vous avez participé et quel souvenir en reprenez-vous ?

Toujours enfant, je me souviens avoir créé avec mon frère et une amie un petit spectacle en quelques jours pendant des vacances. On faisait payer la place un franc à nos parents, et on y faisait des sketches des inconnus, des tours de magie, des imitations de pokémons... C'était extrêmement joyeux, mais je me souviens aussi du trac, déjà !

Votre plus grand coup de cœur scénique ?

Mission et *Para*, deux spectacles du KVS. Le trio David Van Reybrouck, Bruno Vanden Broecke, et Raven Ruëll. Deux énormes claqués dont on ne peut pas sortir inchangé. Ils y accomplissent avec brio une des vocations du théâtre selon moi : représenter les monstres, nous amener à les comprendre, à les aimer, et à nous reconnaître en eux. Profondément humain.

Quelles sont vos plus belles rencontres ?

Adolescent, c'est la rencontre avec Laure Dupuy, une professeure qui, de par son exigence et sa bienveillance, m'a fait me décider à embrasser cette voie. Plus tard, c'est la rencontre avec mon école, l'éstba. Pour toutes les révélations opérées par les intervenants, comme Philip Boulay pour n'en citer qu'un. Mais aussi pour la rencontre avec ma promotion. Avec certains d'entre eux, la volonté de faire du théâtre ensemble s'est concrétisée dans la création de notre collectif, les Rejetons de la Reine. Et c'est leur confiance qui me permet de me lancer plus réellement dans le domaine de l'écriture, avec notre premier spectacle, *Un poignard dans la poche*.

En quoi votre métier est essentiel à votre équilibre ?

Je ne pense pas qu'il le soit. Découvrir toujours de nouveaux univers, se mettre en danger au plateau comme dans l'écriture, explorer l'humain (ainsi que moi-même)... Je dirais davantage qu'il est essentiel à mon déséquilibre, et c'est beaucoup plus excitant.

Qu'est-ce qui vous inspire ?

En tant qu'auteur, ce sont les fragments de conversations dérobés dans la rue, aux terrasses de café... Leur absurdité, leur poésie, ce qu'elles disent de nous. En tant qu'acteur, c'est justement le texte sur lequel je travaille qui m'inspire avant tout, et comment il résonne en moi, ses zones d'ombres...

De quel ordre est votre rapport à la scène ?

Je crois que je m'y sens avant tout chez moi. C'est un rapport de paix, complice, comme avec une sœur que l'on connaît par cœur et qu'on le retrouve toujours comme si l'on s'était quitté la veille.

À quel endroit de votre chair, de votre corps situez-vous votre désir de Faire votre métier ?

En tant qu'acteur, c'est dans mon ventre et dans ma gorge. Dans mes yeux aussi. En tant qu'auteur : tout là-haut dans ma tête.

Avec quels autres artistes aimeriez-vous travailler ?

Je souhaite avant tout faire perdurer les partenariats, amitiés et familles qui sont déjà là. Mais s'il s'agit de nouveaux... Ils sont si nombreux. Travailler avec l'équipe du KVS que j'ai cité plus haut, écrire pour Yolande Moreau, jouer sous la direction de Thomas Ostermeier...

À quel projet fou aimeriez-vous participer ?

Pourquoi ne pas revenir à mes rêves d'enfance, et jouer dans un Indiana Jones ! Le rôle-titre bien sûr. Mais je poserais mes conditions : c'est Spielberg qui réalise, sinon ne comptez pas sur moi.

Si votre vie était une œuvre, quelle serait-elle ?

Les fugues de Bach.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Les Soirées de Paris

La cinglante leçon d'histoire de Tony Kushner

Dans sa pièce culte "Angels in America" (1992), située à New York en 1985, Tony Kushner revenait sur les années Reagan. Le Parti républicain était au pouvoir et le sida, punition divine infligée aux gays selon l'Amérique puritaine, faisait son apparition, décimant à tout va. Même les anges semblaient impuissants à aider les hommes... Il y a deux ans, Arnaud Desplechin montait de la plus belle des façons la pièce à la Comédie-Française (1), l'ère Trump n'étant pas sans rappeler, par bien des aspects, celle de Reagan. Le personnage de Roy Cohn (1927-1986), conseiller juridique de McCarthy et avocat de Trump père et fils, venait parfaire le lien entre les deux époques. Avec "A Bright Room Called Day", sa première pièce, écrite en 1985, remaniée et actualisée, en tournée en France, Tony Kushner, 65 ans, remonte encore plus loin dans le temps et relie 1932 à 1985 et 2016. L'ultra-libéralisme et la montée des extrêmes semblent alors liés à jamais, tel un éternel fléau... Une pièce d'une belle intelligence et d'une terrible actualité.

Une scène partagée en deux : d'un côté, occupant la plus grande partie du plateau, un salon lumineux aux allures d'alcôve, de l'autre, un coin sombre, comme en retrait, où est installée une petite formation musicale (batterie, clavier et guitare) avec, à l'avant-scène, une chanteuse punk tout de noir vêtue et, en toile de fond, un immense écran rectangulaire sur lequel défilent des images d'archives assorties de dates.

Berlin, 31 décembre 1929 : cinq amis, tous artistes d'obédience communiste, fêtent le Nouvel An dans le bel appartement bourgeois d'Agnès. Ils sont jeunes, beaux, insoucians et chantent "Just a gigolo" (2). Mais l'insouciance n'est que de courte durée... Sur l'écran géant défilent les deux années qui voient Hitler accéder au pouvoir, à grandes enjambées, et l'Allemagne basculer de la République de Weimar au nazisme. Le petit groupe se disloque peu à peu suivant les soubresauts de l'Histoire : la comédienne Agnès décide de rester à Berlin alors que son compagnon l'exhorte à fuir avec lui ; Baz, anarchiste et homosexuel, après des envies de suicide et l'occasion manquée d'assassiner Hitler, fait le choix de partir à l'étranger ; Paulinka, starlette opiomane et psychanalysée, prête à travailler pour le cinéma nazi, en vient à gifler un producteur pour défendre un ami communiste et se voit alors contrainte de fuir à son tour... La petite histoire se mêle à la grande, les époques s'entremêlent, se coupent, se commentent et s'invectivent. Le Diable de Faust entre en scène, les fantômes du futur planent...

Égrenant les grandes étapes de cette Histoire des années 30, la jeune punk new-yorkaise de 1985 (magnifique Sophie Richelieu !) voit là un parallèle avec la réélection de Reagan et les lois liberticides qui accompagnent sa présidence. Elle ne cesse de crier au danger. Mais l'histoire ne s'arrête pas aux années 80 et Tony Kushner a remanié sa pièce en y ajoutant un troisième volet temporel : le présent, à savoir Trump. Pour parler de ce temps-là, il a créé un savoureux personnage (sublime Gurshad Shaheman !), son double de théâtre, l'auteur de la pièce donc, très certainement "juif, homosexuel et marxiste", tel que lui-même s'était présenté à l'époque à son traducteur français. C'est le théâtre dans le théâtre. L'auteur traverse alors les époques (1932-1985-2020) et son regard les englobe toutes.

Comme la chanteuse punk pour les protagonistes des années 30, il est, lui aussi, un fantôme du futur. Lorsqu'il annonce à cette militante des années 80 l'élection de Trump, celle-ci s'esclaffe incrédule *"Ce clown du Queen's avec des hôtels en faillite à la tête du pays ? No way !"* Et c'est bien là l'épineuse question et tout le propos de la pièce : comment une démocratie peut-elle glisser au point d'élire un "clown" improbable, un fou dangereux ? *"A Bright Room Called Day"* nous parle de ce "glissement". Catherine Marnas, la metteuse en scène, s'en explique : *"Nous considérons souvent le fascisme comme un épouvantail, un événement apocalyptique qui risque de nous tomber dessus comme un météore, comme un phénomène tout à fait extérieur à nous. Or, certaines valeurs d'extrême droite, épaulées par un ultra-libéralisme, nous ont déjà grignotés en "glissements" progressifs."*

Saluons ici le merveilleux travail de mise en scène de Catherine Marnas, par ailleurs directrice du Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, qui a su orchestrer avec une remarquable fluidité les différentes époques, ainsi que la scénographie de son fidèle collaborateur, Carlos Calvo, qui a su, de son côté, allier à la perfection réalisme et magie. Car la pièce, en abolissant le temps, en confrontant passé et présent, déploie un mélange entre réalisme et onirisme qui n'est pas sans rappeler l'univers d'*"Angels in America"*. Portée par une troupe de jeunes comédiens talentueux, cette fresque ne peut manquer, à l'heure actuelle, d'interpeller les esprits. L'histoire répète les erreurs du passé, ne cesse-t-elle de nous dire, nous incitant à une prise de conscience. L'engagement et la résistance sont toujours possibles, comme le montre la dernière photographie projetée s'agrandissant sur une femme refusant de faire le salut hitlérien au milieu d'une foule conquise.

Isabelle Fauvel

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

A Bright Room Called Day de Tony Kushner



Catherine Marnas met en scène la fresque politique de Tony Kushner *A Bright Room called Day*.

Dans un décor de cabaret aux couleurs vives et saturées, cinq amis fêtent le nouvel an. Une nouvelle année particulière. Nous sommes le 1er janvier 1932, à Berlin.

Sur un plateau dédoublé, séparant la scène en deux époques distinctes, Tony Kushner convoque les fantômes du futur. L'année 1985 côtoie celle de 1932.

Interprétée par Sophie Richelieu, Zillah, dans des diatribes venues d'un autre temps, le nôtre, met en parallèle cette année 1932 à celle de la réélection de Ronald Reagan.

Interrompant cette année berlinoise, la New-yorkaise hante le plateau tout comme le double de l'auteur, Xillah (Gurshad Shaheman), qui s'empare de la scène et investit la pièce.

Sur l'échelle de l'horreur, la comparaison peut choquer. Mais Tony Kushner axe son propos sur les montées du nationalisme, comment le pire peut s'installer. Comment s'y prépare-t-on ?

Tony Kushner pose son regard acerbe sur cette période trouble de l'histoire.

Au "Comment" d'hier, la même interrogation se pose toujours aujourd'hui. Le mal n'est jamais très loin et les spectres du passé rodent sur nos démocraties défailtantes.

Convoquant le diable sur scène, le mal absolu, Tony Kushner le fait se délecter de nos époques corrompues. *'Je sens d'énormes possibilités dans le monde moderne'* déclare le diable incarné par Tony Palazotto, formidablement effrayant.

Catherine Marnas avec la complicité de Tony Kushner met en scène un texte sans cesse en mouvement, qui évolue selon l'actualité et que l'auteur adapte à l'ère ultra-libérale de Donald Trump.

Dans un esprit de troupe complice et engagée, Yacine Sif El Islam, Annabelle Garcia, Julie Papin, Simon Delgrange, Agnès Pontier et Bénédicte Simon incarnent chacun un caractère pris au piège de la tourmente qui se prépare.

A Bright Room Called Day devient le lieu d'une conscience politique, de cette lueur vacillante que l'on doit s'efforcer de garder vive. Nous sommes en 1985 et quelque chose va très très mal. Nous sommes en 2021 et il semblerait que ce quelque chose ne soit toujours pas guéri.

Un cabaret politique et engagé qui éveille notre vigilance.

Sophie Trommelen



« A bright room called day »

Et si, comme en 1932 en Allemagne, nous étions aveugles à un glissement progressif qui nous éloignerait de la démocratie

27 novembre 2021

Après avoir mis en scène un spectacle sur Pasolini, Catherine Marnas, la directrice du Théâtre National de Bordeaux-Aquitaine, continue à s'intéresser à ce qu'elle appelle « le glissement », une dérive régulière vers l'ultra-libéralisme et les valeurs d'extrême-droite qui ne déclenche pas l'alerte parmi les forces démocratiques. Dans ses recherches elle est tombée sur la première pièce de Tony Kushner, l'auteur de *Angels in America*, écrite en 1985. Il y était question d'un groupe de jeunes artistes confrontés à la montée du nazisme en 1932-33. Les questions qu'ils se posaient annonçaient celles des années 1985 lors de la réélection de Ronald Reagan. Au moment où Catherine Marnas s'intéresse à la pièce, Tony Kushner était justement en train de revoir sa pièce à la lumière du risque de réélection de Donald Trump. L'auteur et la metteuse en scène se sont rencontrés, ont dialogué et, chacun de leur côté, ont monté la pièce.

La pièce commence à Berlin le soir du réveillon du 1er janvier 1933. On est dans une ambiance qui évoque *Cabaret*. Des jeunes sont réunis, ils chantent un standard américain *Just a gigolo*, dansent, rient, discutent, parlent sexe et psychanalyse, fument de l'opium, une jeunesse dynamique et créative, ouverte aux idées nouvelles, proche des communistes et qui ne croit pas à l'arrivée au pouvoir de « ce peintre raté » dont on disait qu'il était un clown coprophage. La réalité va en quelques mois les rattraper. Les communistes et le parti social-démocrate sont incapables de s'entendre. A l'encontre de ce qu'espérait le Parti Communiste, les ouvriers ne rejoignent pas massivement ses rangs et nombreux sont ceux qui rejoignent le parti nazi. Hitler arrive au pouvoir en mars 1933. Les espoirs et les rêves sont abandonnés, les arrestations commencent et ceux qui peuvent émigrer le feront.

L'originalité de la pièce est de montrer que l'aveuglement des artistes et de la société en général face à la montée du fascisme, quand ce n'est pas un coup d'état qui l'instaure mais un glissement progressif, est toujours d'actualité. Pour cela, en 1985, Tony Kushner avait placé sur scène une jeune punk qui alertait du danger de la réélection de Reagan. Dans sa mise en scène Catherine Marnas l'a placée sur le plateau côté jardin en combinaison de latex noir, rappelant les événements de 1933 et montrant que le danger est encore là, Reagan ou Trump ayant fait voter des lois liberticides. Tandis que côté cour, les jeunes artistes allemands s'interrogent en 1933 sur leur carrière et sur leur avenir, que les communistes se disputent sur la ligne à suivre, côté jardin, derrière la punk, défilent les dates de la montée

du nazisme et de grandes images d'archives où des foules se pressent aux meetings de Hitler. Avec l'élection de Trump, le cauchemar de l'élection d'un clown, lui aussi danger mortel pour la démocratie, revenait. Kushner avait donc décidé de faire intervenir sur scène le personnage de l'auteur de la pièce. Il arrive de la salle et interpelle les personnages et la punk. C'est assez drôle tout comme certaines répliques. Ainsi un des personnages dit à celle qui l'encourage à adhérer au parti communiste « Pour être membre de ton parti il faut un doctorat en aveuglement » et à la même proposition l'homosexuel rétorque « je ne peux pas, ils m'interdisent le mascara » !

La mise en scène, assez virtuose, réussit bien à mettre en relation les trois époques. C'est extrêmement vivant, les personnages ont une vraie épaisseur, tiraillés entre des choix contradictoires. Les acteurs qui les incarnent (Simon Delgrange, Annabelle Garcia, Tonin Palazzotto, Julie Papin, Agnès Pontier, Sophie Richelieu, Gurshad Shaheman, Yacine Sif El Islam, Bénédicte Simon) sont eux-mêmes jeunes et on les voit passer de l'insouciance à l'inquiétude, seuls face à leurs choix.

Alors que monte en France la voix d'un Zemmour et qu'un glissement vers l'extrême-droite menace cette pièce claque comme un coup de fouet.

Micheline Rousselet



Catherine Marnas nous offre actuellement au théâtre du Rond-Point un spectacle saisissant d'à-propos et d'originalité. Le titre évoque un espace, une pièce chargée de vie baignée par la lumière avant de basculer dans les ténèbres. Écrit par Tony Kushner, cette pièce présente un faisceau de résonances actuelles intrinsèquement renversantes.

La Saint Sylvestre à Berlin se moque allègrement d'Adolf Hitler. L'insouciance est de mise dans une petite société d'amis composés de syndicalistes pénétrés des progrès de la révolution bolchévique. L'expansion de la révolution rouge touche désormais une Allemagne désormais ingouvernable. Le centre s'est effondré et le président Hindenburg peine à trouver une coalition le maintenant au pouvoir. Les nazis consacrent des députés au Reichstag. L'atmosphère est lourde et les lendemains ne sont guère engageants.

La pièce pourrait se poursuivre de la sorte mais la mise en scène astucieuse de Catherine Marnas redonne la main à l'auteur de cette pièce. Incarné, celui-ci intervient en interrompant la pièce en questionnant le public sur les tentations multiples de certains politiques à profiter d'un événement tiers (Covid, affaïssement de la crédibilité du pays ou encore volonté populiste) pour s'emparer du pouvoir. Les figures de Reagan, Trump dansent sous nos yeux. A ce point de l'histoire de l'Allemagne, sur cet arrêt sur image, l'auteur explore ce parallélisme qui entoure ce phénomène.

Tel un machiniste qui appuie sur un bouton, nous voilà à nouveau replonger dans ces années 30 où l'univers de cette société d'amis va se déliter et s'effondrer. Les ténèbres ont envahi l'Allemagne et l'Europe. Juifs, homosexuels et syndicalistes révolutionnaires deviennent les cibles populistes des nazis qui leur déclarent la guerre et préparent leur extermination.

Ce spectacle permet à l'histoire de suspendre le temps d'un instant son vol afin de bien comprendre l'articulation de ces faits et de ces événements historiques. Écrit en 1985, dans les années Reagan, Tony Kushner ressentait tout le poids de ces interrogations. En

disséquant l'origine du mal, personnifié sous les traits de Satan, il nous offre une lecture effrayante à l'aune de notre récente histoire. Tony Kushner appelle à maintenir notre attention afin d'éviter tout débordement ou virage extrémiste. Cette pièce singulière est un cri d'alarme lancé par son auteur afin d'observer une vigilance accrue.

La scénographie divisée en deux nous présente le passé et le présent. Cette frise historique permet au présent d'analyser les convulsions du passé. Les comédiens jouent une jolie partition qui élève le propos de la pièce. Il est toujours salutaire de réaliser des arrêts sur image afin de rester sur le qui-vive de l'Histoire.

Laurent Schteiner

Théâtre du blog

A Bright Room called Day, (Une Chambre claire nommée jour, de Tony Kushner, traduction de Daniel Loayza, mise en scène de Catherine Marnas

Posté dans 27 novembre, 2021 dans [critique](#).

A bright Room called Day, (Une chambre claire nommée jour) de Tony Kushner, traduction de Daniel Loayza, mise en scène de Catherine Marnas

Un titre paradoxal qui dit la lumière, alors que la pièce s'enfonce dans la nuit nazie. Dans le vaste appartement d'Agnès, à Berlin, des amis, la plupart artistes et appartenant à l'intelligentsia de gauche, vont se trouver confrontés, impuissants, à la fin de la République de Weimar et à l'élection d'un monstre, soutenu par les puissances capitalistes, grâce aux dissensions entre communistes et sociaux-démocrates. Et ce, dans un temps très court : du réveillon, où, fin saouls, ils célèbrent le nouvel an 1932, à l'incendie du Reichstag en février 1933, l'autodafé du 10 mai devant l'Opéra et l'ouverture du camp de Dachau... La petite bande, sidérée, se dispersera et Agnès restera seule en proie à ses cauchemars, hantée par le fantôme d'une « Allemagne-Mère-Blafarde » et par un diable faustien de carnaval...

Cela se passe sous l'œil critique d'une punkette années quatre-vingt, Zillah Katz (Sophie Richelieu), personnage de cabaret commentant cette catastrophe historique, en regard de la réélection de Ronald Reagan. Une activiste qui bombe sur les murs de New York: «Reagan = Hitler, Weimar aussi était une démocratie ! ». L'amalgame ne fonctionne pas, et la pièce, non plus. Les interventions de la comédienne tombent à plat quand a lieu une action poignante dans l'appartement. Comment combler ce hiatus spatio-temporel? L'auteur lui-même, par l'intermédiaire de Xillah, son double fictionnel, (Gurshad Shaheman) explique comment il a écrit sa première pièce en 1985, en réaction à la politique délétère de Ronald Reagan: suppression des droits sociaux et des syndicats, homophobie, xénophobie. La pièce fit scandale car «rien ne peut être comparé au nazisme » ! Xillah entre en dialogue avec la protagoniste de 1985 pour remettre la pièce au goût du jour...

«Au moment même où je demande les droits de la pièce, écrit Catherine Marnas, je lis dans un journal américain que Tony Kushner veut réécrire cette première pièce, en y ajoutant un troisième feuilletage temporel : le présent et la présidence de Trump ». Suivent de nombreux échanges entre la metteuse en scène et l'auteur, aboutissant à cette version finale de cette pièce en deux heures trente, parfois un peu bancal. L'action se déroule donc sur trois échelles temporelles, Xilla et Zillah Katz observant les Berlinoises d'antan et prenant le public à témoin mais l'intrigue principale, à Berlin, reste prépondérante et, de loin, la plus intéressante: qualité de la langue, densité des personnages qui permet aux comédiens de leur donner chair. La tonalité de cabaret avec la chanson *Just a Gigolo*, clin d'œil à la comédie musicale américaine de la première partie, cède le pas à des échanges plus graves avec débats esthétiques et politiques de ces années-là.

Les jeunes acteurs, également musiciens, entrent vite dans la peau de ces personnages complexes. Simon Delgrange est un cinéaste nerveux, transfuge hongrois et trotskiste radicalement révolutionnaire. Annabelle Garcia donne corps et profondeur à la starlette opiomane et fragile Paulinka Erdnuss, seule à faire acte de résistance. Julie Papin, en Agnès, s'étirole progressivement, cédant impuissante à ses peurs et Agnès Pontier incarne une peintre militante, droite dans ses bottes et bravant la censure nazie. Yacine Sif El Islam habille d'humour et cynisme Baz, un homosexuel anarchiste, soutenant les thèses de Wilhelm Reich, le premier à voir venir le mal.

Tout ce petit monde s'agite dans le huis-clos de cet appartement. Sophie Richelieu, coiffure afro, en tenue vinyle, montée sur talons vertigineux, raconte l'ascension d'Hitler, scandée par dates et photos d'époque sur un écran géant côté jardin malheureusement caché, comme l'orchestre, par le mur de l'appartement ! Ce décor massif occupant le centre du plateau laisse peu de place au hors-champ et à la fluidité de cette mise en abyme narrative. Et la musique de Boris Kohlmayer, jouée sur dans un coin du plateau se trouve marginalisée.

Reste le plaisir d'un théâtre dense et charnel. Merci à Catherine Marnas de nous faire découvrir cette pièce baroque, tonique, servie par une direction d'acteurs impeccable et des interprètes d'une grande justesse. Tony Kushner, en actualisant son œuvre, met en parallèle l'Histoire et notre présent. «Avons-nous convoqué le Diable ici pour le soustraire au monde extérieur ? » dit l'un des personnages. "Nous sommes en danger", scande la troupe dans une dernière chanson. Et nous, aujourd'hui, que faisons-nous, face quand certaines démocraties filent vers des systèmes totalitaires ?

Mireille Davidovici

la SOURISCÈNE

A bright room called day

Une chambre claire nommée jour

Texte : Tony Kushner

Traduction : Daniel Loayza.

Mise en scène : Catherine Marnas

Berlin, 1932-1933... New York 1985 ... Aujourd'hui... Trois périodes qui se parlent, interrogent le temps, l'espace, l'histoire... Si on connaît en France "Angels in America", on connaît moins les autres pièces de l'Américain Tony Kushner. Se souvenant de la fascination qu'elle en a eu, Catherine Marnas a redécouvert "A bright room called day" (une chambre claire nommée jour), un des premiers textes de l'auteur. Sa mise en scène portée par des acteurs très jeunes, nous entraîne dans un délire festif, vers un cabaret des désillusions, celles de tout pouvoir politique...

Vision politique et force théâtrale

Alors que les spectateurs s'installent, discrètement les comédiens arrivent au centre du décor, une immense pièce aux murs très hauts peints dans les tons rosés, l'intérieur d'un appartement dans une décoration des années 30. Avachis sur un canapé ou à même le sol, une musique de jazz en fond sonore, garçons ou filles semblent avoir bien bu. Nous sommes à Berlin et nous sommes le 1er Janvier 1932.

L'appartement lumineux est le lieu squatté en permanence par cette bande d'amis. Artistes et intellectuels, ils y font la fête, s'aiment ou se quittent tout en analysant les événements qui se déroulent autour d'eux dans leur pays ou en Europe. Ce qui ne les inquiète pas outre mesure. On se moque d'Adolf Hitler qui n'arrivera jamais au pouvoir, on milite pour la cause du peuple et on se sent paré pour un avenir radieux en dépit des mouvements fascistes qui se mettent en place en Allemagne ou ailleurs en Europe.

L'appartement devient le personnage le plus important de la pièce et permet le glissement vers demain dans un espace en marge, dominé par des photos projetées des années 30 jusqu'à l'avènement d'Hitler et la disparition de la République de Weimar. Sur cet espace, règne une jeune punk new-yorkaise dans les années 80, sous la présidence de Ronald Reagan. Plus tard apparaît l'auteur lui-même, circulant sur l'ensemble des espaces et s'inscrivant dans chaque époque. Il vient nous parler de Donald Trump et de son influence dans les années 2020.

La déformation de l'espace de jeu met en place une perspective où se télescopent à toutes les époques, les glissements progressifs des démocraties fragiles vers les systèmes totalitaires. "Quitter cet appartement c'est quitter son confort, la sécurité affective du groupe. Quitter la lumière, « bright », pour plonger dans l'obscurité de l'époque...". L'espace de l'appartement est un lieu réel dans les années 30 et devient une perspective fantasmée dans les années 80 et 2020.

Une fête ? Un cabaret ? Un cauchemar ? Une épopée politique ?

À un moment où aujourd'hui certains discours politiques misent sur la peur et la volonté de domination, où certains droits sont supprimés, où certaines populations sont méprisées et que la fermeture des frontières au nom de la protection s'amplifie, le texte de Kushner nous oblige à regarder dans le rétroviseur, à ré-interroger nos actions et à regarder d'un oeil critique les politiques mises en place depuis cette époque.

Avec beaucoup de drôlerie, Catherine Marnas met en scène le texte de Kushner en réinterrogeant les influences et en transformant la pièce en fête ou en épopée politique lorsque les situations deviennent inquiétantes. Le voyage dans le temps revisite les événements historiques, fait référence au théâtre de Brecht en laissant planer la présence d'Arturo Ui. La mise en scène établit aussi une connexion avec le film "Cabaret". La musique, l'univers et la position sociale des personnages de la pièce contribuent à créer un écho à l'univers artistique du film tout en rappelant les désillusions et les virages extrémistes quelles que soient les époques.

Le texte paraît parfois un peu long, mais il est porté par un jeu qui investit chaque moment et chaque action de la pièce. L'engagement physique total de cette jeune équipe de comédiens talentueux donne une pulsion de vie aux personnages et fait naître l'émotion. Car si la catastrophe du fascisme est prévisible, cette mise en jeu dynamique souligne aussi à travers les rires et l'envie de faire la fête, l'extraordinaire créativité et la liberté des années 30. La scénographie de Carlos Calvo, complice de longue date de la metteure en scène, fait du plateau un espace de jeu à la fois fermé et ouvert où les époques se répondent tout en faisant coexister réalisme et onirisme.

La fin de la pièce laisse entrevoir les catastrophes, la fin d'un art de vivre. Le fait d'entremêler les histoires et les époques permet une ouverture : celle de créer un dialogue que l'Histoire plus lente ne permet pas. Une illusion certes, mais qui laisse peut-être une place à la réflexion et à l'espoir de trouver des perspectives plus heureuses pour éviter les catastrophes.

Dany Toubiana

Théâtre : *A Bright Room Called Day* de Tony Kushner au Théâtre du Rond-Point



Catherine Marnas, qui met en scène *A Bright Room Called Day* de Tony Kushner, nous entraîne dans un temps non plus immuable mais sujet à la dislocation.

Sommes-nous plongés dans une Allemagne pré-hitlérienne ou par un étrange hasard, face au règne de Donald Reagan président durant deux mandats aux Etats-Unis ? Cette pièce de Tony Kushner réunit un groupe de personnages vivant un moment crucial de leur existence. En effet, nous sommes à Berlin en 1932 et l'horizon de ces personnages semble se rétrécir à vue d'œil, car nous sommes à la veille d'élections où un certain Adolf Hitler risque de l'emporter.

Une tension terrible s'installe donc lentement mais sûrement entre les protagonistes de ce moment d'histoire où tout peut basculer dans le cauchemar d'un instant à l'autre. L'inévitable (l'élection de Hitler) n'a pas encore eu lieu mais déjà cette Allemagne que l'on croyait même gagnée aux idées de la Révolution bolchévique, semble sur le point de vaciller et de s'effondrer. Puis soudainement le temps semble s'accélérer et la terrifiante et abominable nouvelle se répand telle une traînée de poudre : Hitler remporte l'élection,

provoquant ainsi une véritable panique au sein du petit groupe d'individus réunis dans cet appartement berlinois. Certains envisagent l'exil mais d'autres ne peuvent se résoudre à cette fuite vers l'inconnu.

Alors que l'on se croit happé dans ce contexte périlleux d'une Allemagne prête à se livrer sans combat à un Adolf Hitler triomphant, un personnage hors du commun fait soudainement irruption dans cet appartement berlinois. Il s'agit du Diable en personne, dont la présence résulte d'un vœu plutôt accidentel de voir apparaître ce personnage sulfureux. Apparemment, son apparition incongrue va rapidement se disloquer car le personnage se révèle dénué de tout intérêt et va s'évanouir dans le néant dont il a été malencontreusement tiré. Mais à présent, nous sommes hélas toujours dans cette Allemagne de 1933 qui a vu l'émergence brutale et inattendue d'Adolf Hitler, et nous ne sommes pas dans le roman de Phillip K. Dick (*Le Maître du Haut Château*) seul rempart résistant à la dictature, grâce à son propriétaire niant cette réalité infâme, qui tente et parvient à modifier les sentiers du Temps, annulant ainsi les conséquences de l'élection d'un dictateur.

Saluons la mise en scène de Catherine Marnas, qui construit un univers angoissant avec une lucidité étonnante. Pour atteindre un tel degré d'angoisse engendrée par un tel contexte, il fallait faire appel à des comédiens à la hauteur d'un tel challenge. Pari réussi donc grâce à Simon Delgrange, Annabelle Garcia, Tonin Palazzotto, Julie Papin, Agnès Pontier, Sophie Richelieu, Gurshad Shaheman, Yacine Sif El Islam et Bénédicte Simon.

Une pièce très forte, ancrée dans le réel et cherchant à nous avertir que l'éternel retour de la barbarie n'est pas qu'une vaine hypothèse.

Michel Jakubowicz

Un Fauteuil pour L'Orchestre

A Bright room called day, de Tony Kushner, mise en scène de Catherine Marnas, au Théâtre du Rond-Point

Nov 26, 2021 | Commentaires fermés sur A Bright room called day, de Tony Kushner, mise en scène de Catherine Marnas, au Théâtre du Rond-Point

Hitler, Reagan, Trump. Comment en arrive-t-on à ça ? Peintre raté, acteur raté, entrepreneur véreux comment nos démocraties ont-elles pu installer au pouvoir ces trois-là ? Nazisme, crypto-fascisme, montée des nationalismes, de glissement en glissement, c'est une sournoise et implacable mécanique où l'aveuglement le dispute à la compromission. Première pièce de Tony Kushner **A bright room called day**, étrange titre à vrai dire, qui ne fut pas un succès à sa création en 1985 mais provoqua un scandale, remaniée depuis par l'auteur lui-même devant la sidération provoquée par l'élection de Donald Trump, est mis en scène avec talent et force conviction par Catherine Marnas. Berlin, nuit du 31 janvier 1931, un groupe d'artistes et d'intellectuels fête le réveillon dans un appartement. Le nazisme est aux portes du pouvoir. Personne n'y croit, ne peut y croire. Comment ce petit moustachu, clown coprophage, pourrait-il faire peur ? Entre impuissance et aveuglement, ils seront tous emportés. A l'extérieur de cet appartement nous sommes à New-York, Reagan est le président des Etats-Unis, et Zillah, petite punkette lucide, ne cesse de dénoncer cet ultra-libéral qu'elle compare à Hitler, et le danger de sa réélection pour l'avenir de la démocratie. C'est elle aussi notre fil rouge qui déroule les événements historiques qui en deux ans vit la fin de la république de Weimar et l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler. Qu'elle n'est pas sa stupéfaction de voir l'auteur de la pièce, dont elle est un des personnages, intervenir, et son incrédulité quand il lui annonce l'élection de Donald Trump. Qui aurait pu prévoir ?

Tony Kushner met en miroir ces trois époques qui voient nos démocraties fragilisées et lentement basculer vers un autoritarisme crypto fasciste sous les coups de boutoir de crises économiques et d'un ultra-libéralisme décomplexé et triomphant qui accuse les inégalités. Ce sont les racines profondes du mal qu'il extirpe, ses rhizomes étendus, et les cécités idéologiques – ils sont communistes ou sympathisant –, la complaisance aussi, qui condamneront ici ce groupe berlinois d'abord sceptique sinon indifférent devant les événements, hésitant à résister, avant d'en être les victimes. Le diable même est ici convoqué, qui intervient dans une scène hallucinante, dans l'hypothèse d'un pacte faustien envisagé. Nous sommes au théâtre tout y est possible. C'est aussi la dimension cabaret de cette création qui le permet, on y chante, et pour un peu on danserait sur ce volcan. Tony Kushner met en garde et, brechtien, rappelle incidemment que le ventre est encore fécond d'où surgira la bête. Cependant une photo projetée en fond de scène résume à elle seule la conclusion de ce glissement tragique et pourtant résistible. On y voit noyée au milieu d'une foule compacte, aux bras tendus uniformément dans le salut hitlérien, une petite bonne femme terrorisée, serrant contre elle son sac à main. C'est cette terreur-là, absolue, au centre d'un groupe adhérent, assujetti aux idées fascistes qui illustre sans doute le mieux le destin de ce groupe réuni dans cette nuit de décembre 1931 à 1932. Et le nôtre si nous n'y prenons pas garde. Tony Kushner fait de chacun un portrait complexe et jamais manichéen. Et Catherine Marnas visiblement s'est attachée à chacun d'eux, leur offrant la possibilité

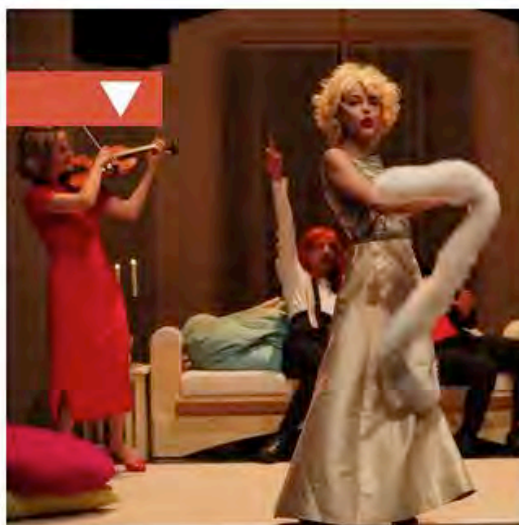
d'une partition extrêmement nuancée, tout en clair-obscur. Ils sont tous remarquables et poignants dans leur engagement ferme à défendre cette humanité en passe d'être broyée sous les bottes hitlériennes, entre résistance impossible, tentation de la compromission, la folie face à l'abjection. N'oublions pas non plus la belle énergie insolente de Zillah et l'avatar pirandellien de Tony Kushner, Xillah. Comme le fut *Angels in America* sept ans après cette première pièce, et comme aujourd'hui encore avec cette seconde version remaniée, Tony Kushner entre de nouveau en résistance devant le danger totalitaire qui menace et interroge frontalement notre propre capacité ou volonté à résister. Catherine Marnas s'en fait l'écho fébrile et c'est bien cette urgence et cette inquiétude qui traverse le plateau.

Denis Sanglard

A BRIGHT ROOM CALLED DAY - Quand l'Histoire bégaie

La première pièce de Tony Kushner, *A Bright Room Called Day*, a, dans sa manière de décrire l'inéluctable montée du nazisme dans l'Allemagne des années 1930, des airs de cousine éloignée de *La Résistible ascension d'Arturo Ui* de Brecht. Le génie et la force en moins.

Loin de renouer avec la puissance de l'œuvre-phare du dramaturge américain *Angels in America*, cette plongée dans le quotidien, et les turpitudes, d'un groupe de jeunes intellectuels allemands confrontés à l'avènement-éclair d'Adolf Hitler ne parvient jamais, malgré son prisme micro-historique, à dépasser le plafond de verre de ce qui a, à de maintes reprises, déjà été écrit, à éclairer cette période cruciale de l'Histoire mondiale d'une lumière franchement nouvelle.



Surtout, dans sa façon d'emmêler par la bande les époques – l'Allemagne pré-hitlérienne aux Amériques de Reagan et de Trump –, en convoquant la figure de l'auteur lui-même, pour alerter sur la menace populiste actuelle, elle se fait maladroitement didactique, voire appuyée. Autant de faiblesses que la mise en scène mélo-musicale de Catherine Marnas, fondée sur une troupe de jeunes comédiens non exempts de fragilités, ne parvient, malheureusement, pas à gommer.

Vincent Bouquet

A Bright Room Called Day, de Tony Kushner, mise en scène Catherine Marnas
Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21
jusqu'au 05 décembre 2021



A Bright Room Called Day **Le populisme en question**

Catherine Marnasa, directrice du *Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine*, met en scène la toute première pièce de Tony Kushner – l’auteur d’*Angels in America* – écrit à l’époque de Reagan et remis à jour depuis Trump.

À l’origine, cette pièce troublante, choquante et politique, confronte le Berlin de 1932 et le New York de 1980.

Berlin, années trente, on boit, on moque Adolf Hitler, despote en puissance qui n’arrivera jamais au pouvoir. Ils sont jeunes. Aucun ne conçoit, dans ce milieu d’intellectuels éclairés, l’avènement du fascisme. Mais la catastrophe advient, le groupe explose et la pièce aussi.

À l’ère de Trump, Tony Kushner décide de compléter sa pièce de 1985 en mettant en miroir trois époques qui, pour lui, s’imbriquent, se superposent et s’interpellent. La sienne, celle de 2021, celle d’une new-yorkaise révolté assimilant Reagan à Hitler et l’année charnière ou des artistes assistent impuissant à l’agonie de la république de Weimar sous le raz-de-marée Nazi.

Quand l’année dernière, Catherine Marnas qui a découvert, un peu par hasard, *A Bright Room Called Day*, lui demande les droits, Tony Kushner, lui offre cette adaptation.

Des personnages complexes et contradictoires, proches de nous et un texte qui illustre nos questions et nos préoccupations d’aujourd’hui. Catherine Marnas

Une façon de mettre en lumière les dérives xénophobes et populistes

Tony Kushner observe, acerbé et drôle, les glissements progressifs des démocraties fragiles vers les systèmes totalitaires.

Il peint l’état du monde avec un cauchemar festif et nous met en demeure de réagir face aux lents virements extrémistes.

À l’époque, cette pièce avait fait scandale et reste, encore aujourd’hui, un pamphlet difficile à digérer.

Force théâtrale et vision politique

Catherine Marnas a coupé l’espace scénique en deux atmosphères, deux époques, deux combats et arrive parfaitement à rendre toute la dimension émotionnelle à cette pièce sulfureuse qui soulève de nombreuses questions.

Pourquoi un peuple entier a-t-il donné le pouvoir à Hitler ?

Face à l'obscurantisme, faut-il se rebeller ou se soumettre ?

L'époque d'hier est-elle la même qu'aujourd'hui ?

« La fiction et la métaphore du théâtre sont pour moi des terrains précieux pour décortiquer, autopsier l'Histoire, comme sujet à la fois universel et éminemment personnel. »

Catherine Marnas

Entre cabaret et Bertolt Brecht

Avec de nombreuses apartés en direction du public pour commenter la pièce, des personnages qui nous ressemblent et des intermèdes chantés, ce spectacle nous pousse à la réflexion et nous force au regard critique.

Dans ce théâtre épique et atypique, les comédiens incarnent un peu et se racontent beaucoup

La pièce peine à trouver son rythme et les monologues sont parfois très longs...Mais le tout, est aussi, particulièrement créatif, lyriques et enflammés et le final est tout simplement époustouflant.

Cette pièce choque et peut même agacer à force de manquer de nuance mais l'objectif de départ est atteint. Celui de nous bousculer et de nous mettre mal à l'aise.

Frédéric Bonfils